

LAURE

OU

LA JEUNE ÉMIGRÉE,

PAR

Mme M. G. E.,

Auteur de *Caroline, ou l'Orpheline de Jurançon.*

Juvénat

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

approuvée

Par Monseigneur l'Archevêque

DE TOURS.



Boutan prit Laure sur un bras et continua de marcher

LAURE

OU

LA JEUNE ÉMIGRÉE

Par Mme M. G. C.

Auteur de Caroline ou l'Orpheline de Jurançon

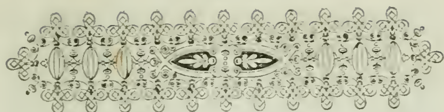
QUATRIÈME ÉDITION



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

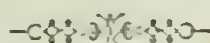
1844



LAURE

OU

LA JEUNE ÉMIGRÉE.



CHAPITRE PREMIER.

Le mariage du seigneur.—Prédiction sinistre.

Le comte de Saint-Val, l'un des plus riches seigneurs de la Normandie, était mort en 1757, laissant pour unique héritier de son nom et de sa fortune un fils appelé Auguste, alors âgé de quatre ans. Toutes les affections de la pieuse comtesse se réunirent sur cet enfant chéri ; elle l'éle-

va dans la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Auguste, doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, répondit parfaitement à ses tendres soins ; il profita également des leçons des maîtres habiles qui lui enseignèrent les langues et les sciences ; et cet enfant, béni de Dieu, fut, à l'âge de vingt-deux ans, le cavalier le plus accompli de sa province et l'un des hommes les plus sages du royaume.

Son rang l'appelait à la cour ; il y alla, persuadé que chacun ici-bas doit suivre les lois de la condition où il a plu au Ciel de le placer. Sa haute taille, sa belle figure, la noblesse de son maintien, l'élégance de ses manières frappèrent d'abord tous les yeux ; puis l'élévation de ses sentiments, la droiture de son cœur et la franchise de son langage excitèrent un étonnement qui bientôt fit place à l'admiration ; enfin les lumières de son esprit et la supériorité de ses talents attirèrent sur lui l'attention de Louis XVI. Ce prince, dont le règne fut si orageux et la fin si déplorable, reçut un jour un mémoire, rédigé par le comte de Saint-Val, où ce seigneur, examinant toutes les difficultés

de l'époque et les moyens possibles de les surmonter, avait réuni les vues les plus justes et les avis les plus utiles. Aussitôt le roi désira se l'attacher en qualité de conseiller intime, mais une pareille faveur aurait soulevé trop de jalousies; il fut donc convenu entre Louis XVI et monsieur de Saint-Val que ce dernier ne viendrait plus que de temps en temps à la cour, n'y ferait que de courtes apparitions, et enverrait secrètement au roi des mémoires confidentiels chaque fois qu'il le jugerait à propos, et surtout dans les instants de crise. Profondément touché de la confiance dont le prince daignait l'honorer et bien résolu de ne rien épargner, de sacrifier s'il le fallait sa fortune et sa vie pour la mériter, le comte revint à son château et se mit en correspondance avec les bons royalistes des diverses provinces, afin de suivre le fil de tous les événements à la fois, et de remplir avec exactitude l'engagement qu'il venait de prendre envers le monarque.

Au retour d'un nouveau voyage fait à la cour en 1777, il trouva la comtesse dans un état de faiblesse très-alarmant,

Elle était depuis bien des années atteinte d'une maladie de langueur qui avait résisté à tous les soins, et qui alors ne laissait plus d'espérance. La comtesse avait souvent pressé son fils de se marier; sentant sa fin prochaine, elle l'en pria plus vivement que jamais. Il s'y était toujours refusé, de peur d'introduire dans le château une personne dont l'humeur ou les prétentions auraient pu chagriner sa mère; aujourd'hui qu'elle était mourante, ce motif n'avait plus de valeur, et, comme elle le suppliait de lui donner encore cette dernière consolation, il consentit à épouser une demoiselle de haute naissance, appelée Clara de Belmont, qu'elle lui proposait comme un parfait modèle de toutes les vertus de son sexe.

Soigneusement élevée par une vieille tante, la marquise de Valfosse, veuve et sans enfants, qui la regardait comme sa fille, Clara, restée comme orpheline dès l'enfance, entrait alors dans sa vingt-unième année. Le château de sa tante n'étant pas fort éloigné de celui de la comtesse, les deux dames se voyaient souvent; une étroite amitié les unissait, et depuis

longtemps elles avaient projeté entre elles l'hymen d'Auguste et de Clara. Clara était belle et riche, beaucoup de jeunes seigneurs recherchaient sa main ; mais la marquise, ne trouvant en aucun d'eux les diverses qualités qu'elle désirait dans l'époux de sa nièce, les avait tous éconduits ; Auguste seul lui paraissait digne de posséder Clara et capable de la rendre heureuse.

Le mariage fut célébré le 15 juin 1778, par le chapelain de la marquise, au château de Valfosse, où la comtesse se fit conduire en chaise à porteurs. On ne déploya point, dans cette cérémonie auguste, le faste qui plaît à l'orgueil et dont le vulgaire est ébloui. Tout y fut simple et grave ; la toilette même de la jeune épouse parut aussi modeste que son maintien ; mais la piété et la charité des deux familles sanctifièrent ce jour mémorable.

La marquise et la comtesse, Auguste et Clara, invoquant la grâce de l'Éternel, prièrent avec une sainte ferveur ; les assistants, entraînés par leur exemple, montrèrent la plus édifiante dévotion, et dans cette assemblée de nobles personnages on ne voyait ni la distraction,

ni la curiosité, ni cet air d'impatiente allégresse qu'en pareille circonstance les gens du monde portent trop souvent dans la maison du Seigneur.

Cependant on admirait la grâce et la beauté des jeunes époux, on songeait à leur noblesse, à leur fortune, au brillant avenir ouvert devant eux, et leur sort paraissait digne d'envie. Le vieux chapelain avait d'autres pensées : dans l'exhortation qu'il leur adressa, se trouvait la passage suivant qui fit une profonde impression : « Les biens de ce monde sont fragiles. Vous les possédez aujourd'hui, demain vous pouvez les perdre et devenir plus pauvres que le dernier paysan de vos domaines ; vivez donc au sein de la prospérité comme si le Seigneur vous destinait un avenir d'humiliation et de misère, car nul de nous ne sait les desseins de la Providence sur lui-même. Et, soit erreur d'une vieillesse chagrine, soit émanation secrète d'une lumière prophétique, j'entrevois des catastrophes prochaines qui, en bouleversant la société, mettront en péril toutes les fortunes et toutes les existences. Heureux alors celui

qui, détaché d'avance des félicités mondaines, se sera préparé par ses vertus et sa piété à toutes les traverses de cette vie, et dont l'âme pourra sans effroi se réfugier dans le sein de l'Éternel ! »

Ces paroles produisirent différents effets sur l'esprit des nobles auditeurs : les plus fiers s'indignaient d'entendre prédire ainsi l'abaissement de leur caste ; un d'eux, bien jeune encore, porta même par un mouvement involontaire la main à la garde de son épée ; les plus timides craignaient que ce discours ne fût répété hors du temple ; les plus sages, déjà frappés de la sombre tournure des circonstances, recommandèrent à la miséricorde de Dieu leur famille et leur ordre, le roi et sa monarchie. Le comte ne put s'empêcher de frémir, et Clara regarda les prévisions du vénérable chapelain comme un avertissement du Ciel, que rien ne put effacer de sa mémoire.

Après la messe, on alla au salon en traversant une salle immense, remplie tout entière de plusieurs rangées de longues tables dressées pour le festin. Cependant la société n'était pas nombreuse ; pour-

quoi donc tant de siéges et de tables? attendait-on d'autres convives? Mais comment ne les avait-on pas invités à la cérémonie religieuse? voilà ce que chacun se demandait. On s'étonnait aussi de ne pas voir le chapelain de Saint-Val. Quand chacun eut pris place dans le magnifique salon, quelques personnes plus curieuses que les autres interrogèrent les deux dames sur ces particularités. La marquise répondit qu'effectivement elle attendait beaucoup de convives, tous amis des deux familles, et la comtesse déclara que des affaires graves avaient retenu son chapelain, qui arriverait bientôt. Ces réponses augmentaient la curiosité générale, au lieu de la satisfaire; mais, comme on remarquait que la comtesse et la marquise désiraient ne pas s'expliquer plus clairement, on n'osa pas insister davantage; et, tout en se livrant à des conversations pleines d'intérêt sur la solennité du jour, chacun continuait à se dire: Quelles affaires assez graves peuvent empêcher le chapelain de Saint-Val d'assister au mariage de son jeune seigneur? Quels sont tous ces amis que l'on attend?

Il faut qu'on ait invité toute la noblesse de vingt lieues à la ronde, car il y a des couverts pour plus de cent personnes.

Comme les esprits étaient ainsi préoccupés, le bruit de plusieurs charrettes roulant sur la route, qui passait devant le portail, se fit entendre dans le lointain. Ce bruit approchait, et le fouet retentissant pressait la marche des chevaux. Quelques minutes se passent, le bruit approche toujours, et soudain les sons joyeux d'une musique champêtre éclatent dans les airs. « Qu'est-ce que cela peut être ? » demanda un jeune homme à son voisin. « Ce sont nos amis qui arrivent, » répondirent en même temps la marquise et la comtesse. A l'instant la société entière s'avança vers les fenêtres du salon. La grande porte de la vaste cour venait de s'ouvrir, et l'on vit entrer une file de quatorze chariots, qui allèrent se ranger devant le perron, sept à droite et sept à gauche. Ils étaient tous ornés d'un berceau de branches vertes ; des quatre coins du berceau s'élevaient quatre branches plus grandes que les autres, légèrement inclinées en dehors et soutenant de longues bandero-

les flottantes où se mariaient les couleurs des deux maisons de Saint-Val et de Valfosse. Douze de ces voitures étaient chargées de paysans et de paysannes en habits de fête ; hommes, femmes et enfants, tous avaient la joie peinte sur la figure, tous portaient des bouquets à la main et au côté. Chacune de ces douze voitures paraissait contenir une famille, et dans chacune de ces familles il y avait une jeune fille couronnée de fleurs blanches comme la neige, et un jeune homme ayant à la boutonnière un gros bouquet des mêmes fleurs. Les deux autres voitures qui avaient marché en tête s'étaient placées aux deux côtés du vestibule; dans la première se trouvaient les musiciens, dans la seconde on reconnaissait les domestiques du château de Saint-Val.

Quand le cortége entra dans la cour, la musique s'arrêta un moment, et les cris, trois fois répétés, de vive madame la marquise! vive madame la comtesse! vivent notre jeune seigneur et sa noble épouse! ébranlèrent les voûtes de l'antique château. Immédiatement après, la musique recommença. Les chariots finissaient de

se placer, lorsque le carrosse de la comtesse amena son chapelain : il mit pied à terre; aussitôt les paysans et les paysannes sautèrent à bas des chariots, les jeunes gens aidant les vieillards, et les mères prenant les enfants dans leurs bras; tous allèrent saluer le vénérable ecclésiastique et se rangèrent en demi-cercle derrière lui, déjà la comtesse et la marquise donnant le bras à des seigneurs, qui soutenaient leur marche chancelante, Auguste et Clara se tenant par la main, et toute l'illustre compagnie suivant les jeunes époux, qui eux-mêmes suivaient leur tante et leur mère, avaient descendu le large escalier et traversé le vestibule. Arrivées au bas du perron, les deux dames, accompagnées du chapelain de Valfosse, allèrent droit au chapelain de Saint-Val : il les attendait. Derrière elles se plaça leur brillante société formant aussi un demi-cercle, dont les extrémités joignaient celui des paysans; ainsi se trouvaient réunies d'un côté, la plus haute noblesse de la province, avec ses habits de soie, ses riches dentelles, ses bijoux étincelants, ses croix et ses crachats; de l'autre côté la plus basse roture

avec ses vêtements grossiers, ses simples nœuds de rubans et ses bouquets de fleurs cueillis le matin dans la plaine.

« Mesdames, dit le chapelain de Saint-Val à la comtesse et à la marquise, je viens vous présenter les heureux que vous avez faits ; voici les douze couples qui ont reçu aujourd'hui la bénédiction nuptiable et voici leurs familles ; tous ces braves gens sont pénétrés d'une reconnaissance égale à votre bonté. »

Comme il disait ces mots, une expression de vive gratitude se répandit sur toutes ces figures brunies par le soleil ; les pères, les mères versaient des larmes d'attendrissement, les enfants avaient peine à se contenir, et les jeunes époux manifestaient, par leur attitude respectueuse et par un geste simple mais énergique, le bonheur qu'ils éprouvaient et le dévouement dont ils étaient animés.

Pour rendre agréable à Dieu l'union d'Auguste et de Clara, les nobles dames avaient résolu de marier et de doter en même temps douze jeunes filles et douze jeunes garçons choisis parmi les plus pieux et les plus pauvres de leurs vassaux.

Comme l'hymen d'Auguste devait se célébrer au château de Valfosse qu'habitait Clara, la comtesse voulut qu'au moins celui des vassaux eût lieu au château de Saint-Val; c'était là ce qui avait empêché le chapelain de cette maison d'assister au mariage du comte. Les intendants avaient déjà fait porter des secours à tous les pauvres des deux cantons. On leur avait surtout recommandé les infirmes, les vieillards, les veuves et les orphelins, et ils tenaient une note exacte de ces dons, afin que les charitables dames pussent vérifier plus tard si leurs intentions généreuses avaient été remplies avec le zèle convenable. Quoique la population des deux fiefs ne fût pas très-nombreuse, et que la bienfaisance habituelle de la comtesse et de la marquise y répandît continuellement d'abondantes aumônes, les largesses de ce jour devaient monter à de si grandes sommes, que les intendants avaient risqué quelques observations. Les dames avaient répondu : « Nous dépenserions autant et peut-être davantage si nous donnions une de ces fêtes brillantes mais stériles qui sont d'usage en pa-

reilles circonstances, et vous ne diriez mot; cependant le lendemain de cette fête qu'en resterait-il? rien. Ne vaut-il pas mieux consacrer l'argent qu'elle absorberait à des actes de charité qui soulageront tant d'infortunes, et dont un jour la bonté de Dieu saura tenir compte à nous et à nos enfants? » Outre les secours en argent, en habits et en linge, des provisions de vivres avaient été distribuées aux familles indigentes, et les mêmes sentiments de reconnaissance et d'amour éclataient dans les chaumières et dans la cour du château.

La comtesse et la marquise répondirent gracieusement au petit discours du vénérable chapelain. S'adressant ensuite aux vassaux qu'il amenait, elles félicitèrent les nouveaux mariés des vertus dont ils recevaient alors la juste récompense; elles louèrent la sagesse et la piété des parents qui les avaient si bien élevés, et les invitèrent tous à dîner avec elles.

Puis, se tournant vers les seigneurs que cette nouveauté paraissait étonner un peu, la marquise leur dit : « Rassurez-vous, Messieurs, vous ne dérogerez pas en accep-

tant de pareils convives, ils sont nobles aussi et de la première noblesse du royaume, car la vertu fait la véritable noblesse, et la voix publique désigne ces braves gens comme les plus vertueux de ce pays. Ce sont les amis que j'attendais. Presque tous les seigneurs s'inclinèrent en signe d'approbation, deux ou trois seulement froncèrent le sourcil.

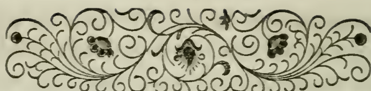
« Oui, reprit madame de Saint-Val, parlant aux paysans et toujours péniblement préoccupée des paroles prophétiques du vieux chapelain de Valfosse, oui, vous êtes nos amis, vos enfants seront les amis de nos enfants. Vous nous trouverez toujours prêts à vous tendre une main secourable. Jamais notre assistance ne vous a manqué, jamais elle ne vous manquera; que la vôtre ne nous manque jamais, si Dieu, qui peut tout, voulait qu'elle nous devînt nécessaire. N'oubliez pas ce jour solennel où vous êtes nos hôtes et nos convives, et qu'une douce et réciproque bienveillance unisse pour toujours nos châteaux et vos chaumières. »

Ce discours blessa quelques nobles et surprit les paysans. « Que signifie un pareil

langage? disaient les premiers; des rêveurs pusillanimes et moroses prévoient un grand orage, mais notre génie et notre épée répondent de l'avenir. — Comment, disaient les vassaux, comment de riches et puissants seigneurs pourraient-ils jamais être réduits à désirer notre assistance à nous pauvres paysans de leurs domaines?» L'orgueil abusait les uns; les autres se trompaient également dans leur humilité. Ils auraient dû savoir que Dieu change à son gré le sort des mortels, et que parfois dans sa colère il permet des révolutions qui bouleversent tout un empire.

Les chapelains, les seigneurs et les paysans suivirent la comtesse et la marquise à la grande salle, où chaque couple occupa avec sa compagnie une table séparée. A la table des seigneurs tous les visages étaient sérieux et révélaient une préoccupation chagrine. Chacun pensait à la gravité des circonstances politiques et aux discours du chapelain de Valfosse et de la comtesse. Clara surtout éprouvait une inquiétude vague mais douloureuse dont elle ne pouvait se défendre. Les paysans seuls,

ignorant ce qui se passait hors de leurs villages et ne songeant plus aux paroles qu'ils avaient entendues sans les bien comprendre, avaient l'air content et le cœur joyeux. Après le repas, ayant pris congé de leurs bienfaitrices, ils remontèrent dans les voitures pavoisées, et crièrent encore trois fois : « Vive la comtesse de Saint-Val! vive la marquise de Valfosse! vivent notre jeune seigneur et sa noble épouse! » puis ils s'en allèrent comme ils étaient venus, au son de la musique qui ouvrait la marche. Plusieurs seigneurs partirent le soir même avec leurs épouses; le lendemain, à midi, il ne restait plus à Valfosse que les deux familles et leurs gens. La semaine suivante, Auguste retourna au château de Saint-Val, accompagné de sa mère et de sa jeune épouse. Bientôt la marquise vint les rejoindre, car elle ne pouvait vivre loin de sa nièce chérie. Il fut arrêté qu'on ne se séparerait plus et qu'on habiterait tantôt l'un, tantôt l'autre domaine, afin que les paysans des deux localités participassent également aux bienfaits de leurs seigneurs.



CHAPITRE II.



Le sujet fidèle. — Éducation de Laure. — La marquise. — Le travail. — La layette.

Au bout de quelques mois, madame de Saint-Val expira dans les bras de son fils et de sa bru, qui la pleurèrent sincèrement. Madame de Valfosse, déjà trèsâgée, tomba en descendant de voiture, et survécut seulement de quelques semaines à son amie. Elle avait légué tous ses biens à sa nièce.

Ainsi la fortune d'Auguste se composait

de trois riches héritages : celui de son père et de sa mère, celui des parents de Clara, et celui de madame de Valfosse. Ses domaines étaient immenses et bien administrés ; ses voisins avaient pour lui la plus haute estime ; ses vassaux le respectaient et le chérissaient. Sa belle et vertueuse épouse ne respirait que pour lui ; il eut bientôt une fille qui reçut au baptême le nom de Laure, et dont la naissance lui causa la joie la plus vive. Monsieur de Saint-Val paraissait l'homme le plus heureux du monde, son bonheur et celui de son épouse semblaient au-dessus des caprices de la fortune ; cependant la bonne et sensible Clara ne pouvait oublier l'espèce de prédiction échappée au chapelain de Valfosse le jour de son mariage ; la correspondance d'Auguste lui apportait chaque jour les nouvelles les plus alarmantes, et, tandis que le vulgaire enviait leur prospérité, les deux époux, livrés à des pressentiments sinistres, enviaient eux-mêmes la paisible obscurité de leurs plus pauvres vassaux, et souvent, lorsqu'ils étaient seuls, ils arrosaient de larmes le berceau de leur enfant. Mais alors ils

trouvaient dans la religion des consolations bien douces et la force de surmonter les inquiétudes qui les tourmentaient. Auguste aurait voulu ne jamais quitter sa femme et sa fille, car il lui sembait qu'il n'avait plus longtemps à les voir, et chaque fois qu'il allait à Paris, où l'appelèrent à diverses époques des avis secrets du monarque, il s'affligeait comme s'il eût dû ne point revenir. La comtesse désolée mêlait ses pleurs aux pleurs de son époux, lui présentait leur fille, et le suppliait, au nom du Ciel et de cette enfant, d'abréger ses absences et de les rendre moins fréquentes. Auguste le promettait, il partait en gémissant, et revenait désespéré de ce qu'il avait vu. Le roi goûtait ses avis et n'osait les suivre; un esprit de vertige et d'erreur égarait le conseil et la cour; le roi cédait malgré lui à des amis imprudents qui le menaient à sa perte; ses ennemis profitaient avec une habile audace des fautes qu'on lui faisait commettre; déjà il était au bord du précipice; quelques mois encore, et la monarchie allait périr avec le monarque, et peut-être tous ceux qui lui étaient sincèrement dévoués.

« Eh bien ! dit Clara, ne va plus à cette cour où tes avis sont toujours rejetés, cesse d'envoyer ces mémoires dont personne ne fait usage. Tout cela pourrait te compromettre en cas de malheur. Ah ! conserve-toi, je t'en supplie, pour notre malheureuse enfant.

— Il est trop tard, répondit le comte ; si mes mémoires et mes voyages à la cour doivent me compromettre, le mal est fait et sans remède. D'ailleurs je ne puis abandonner mon roi dans ces moments terribles, Dieu et l'honneur me le défendent. Plus il est malheureux, plus je dois l'aimer ; plus il est en péril, plus je dois lui rester fidèle. S'il faut mourir pour sa défense, je suis prêt à mourir sur les marches du trône, comme il convient à un gentilhomme ; Dieu prendra soin de toi et de notre enfant. »

Clara, qui, malgré ses appréhensions, approuvait ses nobles sentiments, ne pouvait répondre que par ses larmes. Elle se résigna donc, mais sans cesse elle adressait au Ciel les plus ferventes prières pour son enfant et pour son époux.

Laure, chérie de son père et de sa mère,

environnée des soins les plus tendres, grandissait à vue d'œil ; à peine commençait-elle à bégayer les doux noms de papa et de maman, que déjà elle annonçait la douceur et la bonté qui firent la base de son caractère. Un peu plus tard la comtesse, voyant se développer sa précoce intelligence, dirigea toutes pensées vers le Ciel. Clara s'appliqua d'abord à lui faire connaître et aimer Dieu, puis elle lui enseigna les préceptes de notre sainte religion. Ce fut elle-même qui lui apprit à lire; le catéchisme et l'Évangile furent les premiers et longtemps les seuls livres qu'elle lui mît sous les yeux. Tous les jours elle la menait entendre la sainte messe à la chapelle du château, toutes ses aumônes passaient par les mains de Laure; Laure, conduite par sa mère, allait chez les paysans annoncer toutes les faveurs que leur accordaient le comte et la comtesse. Ainsi, formée dès le berceau à la bienfaisance et à la piété, Laure entrait à peine dans sa sixième année, que déjà elle était la consolation de ses vertueux parents et l'idole de leurs vassaux.

Dans son inquiète prévoyance, la sage

comtesse désira que sa fille s'habituât de bonne heure à un travail réglé. Chaque jour elle lui donnait des tâches qu'elle augmentait insensiblement à mesure que Laure prenait de l'âge et de l'habileté ; en peu d'années, cette aimable enfant, toujours attentive et docile, sut faire avec autant d'adresse que de goût tous les ouvrages d'aiguille. A huit ans elle cousait on ne peut mieux, et la perfection de sa broderie étonnait tout le monde. « Je suis contente de toi, lui dit alors sa mère ; tu travailles bien ; maintenant il faut apprendre à travailler avec une raisonnable promptitude, car, si tu devais vivre du profit de ton labeur, tu n'en retirerais pas de quoi te loger, te nourrir et te vêtir.

— Eh bien, maman, répondit Laure, je vais tâcher d'aller plus vite, avec l'aide de Dieu j'espère y parvenir bientôt. Tu me répètes souvent que nous sommes riches, mais que nous pouvons devenir plus pauvres que le dernier paysan de nos terres ; si ce malheur nous arrive, je voudrais gagner assez pour toi et pour mon papa. On ne vous a pas élevés comme moi, vous n'êtes pas accoutumés à un

travail suivi, et d'ailleurs le chagrin vous ôterait peut-être les forces; moi, je suis sûre que j'en aurais mille fois davantage quand je penserais que je travaille pour ma bonne maman et mon cher papa. Il me semble que je pourrais travailler nuit et jour. »

La comtesse, émue jusqu'aux larmes, embrassa tendrement l'excellente petite fille, qui lui rendit avec usure les caresses qu'elle en recevait, et ensuite se remit à l'ouvrage, car l'horloge de la vieille tour n'avait pas encore sonné l'heure du repos.

Presque au même instant arriva une visite. C'était la marquise de Saint-Clair, l'une des plus grandes dames des environs. Elle venait passer plusieurs jours au château; après les premières politesses, Laure interrogea des yeux sa bonne mère, et, sur un signe affirmatif que fit la comtesse, elle se hâta de reprendre son travail, et s'y livra avec une assiduité qui étonnait la marquise; mais cette dame fut bien plus surprise lorsqu'elle apprit la manière dont Clara élevait sa fille. « Quoi! s'écria-t-elle, vous la faites travailler ainsi! vous lui imposez des tâches! vous comptez ses mo-

ments de récréation ! Cela serait bon pour la fille d'une ouvrière; mais une demoiselle de qualité ! ah ! Madame, vous tuerez votre enfant. Pauvre petite, que je la plains ! en vérité cela fait saigner le cœur. O ciel ! son doigt est déjà couvert de piqûres d'aiguille; avez-vous bien le courage de l'estropier ainsi ?

— Vous apercevez-vous, Madame, répondit la comtesse, qu'elle soit mal portante ou chagrine? Ses couleurs annoncent, je crois, une assez bonne santé; son visage riant et ouvert exprime la paix de l'âme et une douce satisfaction : ce sont les premiers fruits de la piété et du travail. C'est l'oisiveté qui fatigue et qui tue. Sans l'amour de Dieu et du travail le riche souffre et s'ennuie, le pauvre meurt de misère ou se porte au crime; avec l'amour de Dieu et du travail, le pauvre soutient et embellit son existence, le riche n'est plus embarrassé de ses loisirs et de sa fortune, il sait s'occuper, il pense à faire du bien. Le travail n'est pas moins nécessaire à l'homme que la nourriture. Chez les Turcs, qui, je l'avoue à notre honte, suivent plus exactement la loi de leur

faux prophète que nous celle du vrai Dieu, tout le monde doit apprendre un état et se livrer au moins pendant quelques heures de la journée à un travail manuel. Ni le rang ni la fortune ne dispensent de cette obligation, le sultan même n'en est pas exempt. Rien ne me paraît plus utile et plus sage. Aujourd'hui nous sommes riches et seigneurs, mais le serons-nous toujours, le serons-nous longtemps? Dieu seul connaît l'avenir, et vous voyez, Madame, ce qui se passe en France.

« Déjà en beaucoup de provinces des mouvements populaires ont ébranlé le trône. La cour perd sans cesse du terrain, ses ennemis prennent plus de puissance et d'audace, tout annonce une révolution prochaine et terrible. La noblesse est nombreuse et brave, mais on paraît s'entendre mal, elle peut succomber à la fin. Dans quelques années, dans quelques mois nous pouvons être ruinés et contraints à chercher un asile en des contrées lointaines, où ma fille et moi serons peut-être trop heureuses de vivre de notre travail, et de devenir simples ouvrières, si nous sommes assez habiles pour cela. »

La marquise répondit par un grand éclat de rire. Les mouvements dont parlait la comtesse étaient graves sans doute, mais on les avait comprimés; on voyait bien encore quelques fâcheux symptômes, mais on s'apprêtait à châtier les factieux, et le calme serait bientôt rétabli. Paris n'était pas tranquille, mais on allait le mettre à la raison, et ce serait une bonne leçon pour les provinces. En somme on n'avait affaire qu'à une misérable populace agitée par une poignée de scélérats, et cela ne devait pas donner la moindre inquiétude. Ainsi pensait la marquise, et, tout en continuant de déplorer le malheur de Laure, qu'on faisait travailler comme une ouvrière, elle s'amusait beaucoup des craintes de la comtesse et de sa prévoyance tout à fait originale et comique, disait-elle.

— Riez, repartit Clara; riez de mes tristes prévisions, et fasse la bonté de Dieu que vous puissiez en rire toujours!

— Quant à moi, reprit la marquise, je brode assez bien, mais je ne saurais continuer un quart d'heure; et, s'il fallait gagner ma vie en travaillant, je ne le pourrais ni le voudrais. Fi donc! cela est

trop roturier ! j'aime mieux mourir de misère que d'oublier à ce point la noblesse de ma race.

— Je ne pense pas comme vous, repartit la comtesse. Le travail n'avilit personne ; quand J.-C. est venu sauver le monde, ce n'est pas dans un palais ou dans un château, c'est dans la boutique d'un simple artisan qu'il a voulu naître.

— Tout cela est fort sage, répliqua la marquise ; pourtant je préfère mes goûts, et je conserverai mes habitudes. La toilette, la promenade, le jeu, la musique, le bal et le spectacle, me paraissent les seules choses dont puisse s'occuper une dame de qualité. Mais dites-moi, quand vous avez bien travaillé toutes deux, car je vois que vous vous donnez aussi votre tâche, apparemment pour vous préparer à votre future condition de couturière en je ne sais quel pays, que faites-vous de votre ouvrage ?

— Nous donnons presque tout aux pauvres ménages qui manquent de linge, ou à des paysannes plus aisées dont nous voulons récompenser la bonne conduite, afin d'encourager les autres à les imiter.

— Vous auriez plus tôt fait d'acheter tout cela.

— Nous achetons aussi bien des choses, mais ces braves gens, qui nous aiment beaucoup, attachent un prix tout particulier aux riens que nous faisons nous-mêmes.

— Ainsi vous êtes déjà les ouvrières de vos vassaux ; que cela est plaisant !..... Et qui porte votre ouvrage ?

— Nous-mêmes.

— Ah, de grâce ! faites-nous donc voir cela.

— Précisément nous allons porter aujourd'hui une layette, que nous avons achevée hier, à une pauvre femme qui demeure à un quart de lieue d'ici.

— J'irai avec vous, quand je devrais aller à pied. »

On partit à une heure : le chemin, impraticable pour les voitures et même pour les cavaliers, était affreux. La marquise, fatiguée bientôt, maudit cent fois sa curiosité. Enfin on arriva dans un bois où se trouvait la chaumière de la pauvre Marianne, dont le mari était bûcheron. Laure lui offrit la layette, dans laquelle on avait

enveloppé quelques écus de six livres. Marianne ne s'attendait ni à cette visite ni à ce présent, qu'elle regardait comme une fortune. Elle appela son mari, qui travaillait tout près de là; il accourut, elle lui montra l'argent et la layette, et ces bonnes gens, ivres de joie, pénétrés d'amour et de respect, montrèrent à leurs bienfaitrices une si touchante reconnaissance, que la marquise, venue pour se moquer, ne put résister à l'émotion qu'elle éprouvait, et voulut contribuer au moins de sa bourse à cette bonne action. Marianne et son mari la remercièrent et lui souhaitèrent toutes les bénédictions du Ciel; ensuite la femme s'écria : « Et tu ne sais pas, Michel, qui a fait cette layette? — Pardine, répondit Michel, c'est une ouvrière. — Oui, une ouvrière! C'est mademoiselle la comtesse elle-même; elle a cousu ça avec ses nobles mains que voilà, et elle l'a cousu pour nous! tout exprès pour nous! Michel, pour nous! quel honneur, que de bonté! mais vois donc comme c'est fait! une fée ne travaillerait pas aussi bien : quel dommage de se servir de ça! Mais tu ne dis

rien, Michel; remercie donc la noble demoiselle et sa noble mère. « Michel était muet d'étonnement et d'aise ; plusieurs fois il essaya de parler, et ne put jamais dire que ces mots : « Mademoiselle.... Madame..... — Mon pauvre homme, reprit Marianne, il voudrait bien vous remercier, mais il ne peut pas, il pleure comme un enfant. Dame, c'est que, voyez-vous, on désirerait dire ce qu'on sent, et l'on est bien malheureux quand la langue ne sait point parler pour le cœur.

— Ma fille, répondit la bonne comtesse, votre simple langage vaut mieux que les plus beaux discours, et les larmes de votre mari me touchent plus que les plus éloquentes paroles. Je vous enverrai mon médecin, et j'aurai soin que rien ne vous manque.

— Maman me permet d'être la marraine de votre enfant, ajouta Laure ; le voulez-vous, Marianne ?

— Ah ! Madame, Mademoiselle, s'écria Marianne, comment reconnaitre tant de bontés ? »

— Allons, reprit la comtesse ; c'est une chose convenue.

Les dames, suivies du domestique qui les avait accompagnées, reprirent ensuite le chemin du château, laissant Michel et Marianne au comble de joie.

« Tatidienne, disait Michel, faut-il que j'aie été si bête ! je n'ai pas pu dire un mot tant qu'elles étaient là : à présent qu'elles n'y sont plus, voilà qu'il me vient tout plein d'esprit ! et il me semble que, si elles revenaient, je leur dégoiserais toutes sortes de belles choses, et tout courant, vois-tu, comme un savant qui lit dans un gros livre; mais, bah ! elles reviendraient que je serais aussi nigaud que tout à l'heure. Si du moins nous savions écrire! il y a pourtant des enfants qu'on envoie à l'école, et qui sont assez fous pour ne pas apprendre !..... C'est égal; va, le bon Dieu nous donnera peut-être l'occasion de montrer que nous ne sommes pas des ingrats, et alors je périrai, s'il le faut, pour les servir, aussi vrai que je m'appelle Michel.

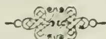
— Tu as raison, mon ami, répondit Marianne ; le bon Dieu aime les cœurs reconnaissants. »

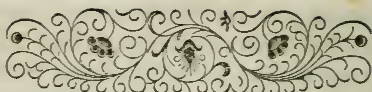
Pendant le chemin, la marquise dit à la comtesse : « Quoique bien pauvres,

ces bonnes gens font moins de cas de notre argent que d'une simple layette faite pour eux par la fille de leur seigneur! vous avez trouvé là un moyen, tant soit peu pénible, mais certain de gagner l'affection de vos vassaux, et je conçois qu'avec vos craintes.....

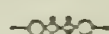
— Mes craintes ne sont pour rien dans mes actes de charité, repartit la comtesse; j'aime à faire du bien aux pauvres, mon cœur m'y porte, et Dieu me le commande; sans doute Michel sera reconnaissant, mais je l'obligerais encore lors même que je le saurais ingrat. »

La semaine suivante, Michel et Marianne eurent un fils, dont Laure fut la marraine; la comtesse et Laure dînèrent ce jour-là dans la chaumière, où depuis elles ne cessèrent de porter ou d'envoyer d'utiles présents.





CHAPITRE III.



Le braconnier. — Le souterrain.

La marquise ne devait plus rester qu'un jour au château, quand un domestique annonça qu'une paysanne demandait instamment à parler à la comtesse. Clara ordonna de l'introduire. Une minute après la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer une femme jeune encore, portant sur un bras un enfant à la mamelle, et donnant la main à un autre enfant; un troisième, un peu

plus grand, la tenait par son jupon. Les traits de cette femme exprimaient le plus violent désespoir, ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules, son visage était inondé de larmes, et ses enfants pleuraient et sanglotaient; en arrivant elle se jeta aux pieds de Clara. « Madame la comtesse, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, ils emmènent mon mari! que vont devenir ces pauvres enfants lorsqu'ils n'auront plus de père! Ah! Madame, vous êtes comme moi, épouse et mère; si vous étiez pauvre comme moi, si vous aviez trois enfants de cet âge et qu'on vous enlevât votre mari, vous sentiriez quelle douleur est la mienne. Au nom de Dieu, rendez-moi mon mari, rendez-moi le père de mes enfants, vous le pouvez, vous n'avez qu'un mot à dire : ne nous laissez pas mourir à vos pieds.

— Où conduit-on votre mari? répondit la comtesse attendrie et surprise.

— En prison, aux galères, à l'échafaud, on m'a parlé de tout cela.

— Mais qu'a t il donc fait?

— Madame, nous n'avions pas un sou et rien à manger, nos enfants pleuraient

de faim, il est allé à la chasse dans votre bois; il a pris quelque gibier qu'il voulait vendre pour acheter des vivres ; un de vos gardes l'ayant rencontré a tenté de l'arrêter, mon mari l'a blessé en se défendant, voilà tout son crime; d'autres gardes accourus aux cris de leur camarade sont parvenus à le garrotter. Hélas! Madame, vous ne savez pas ce que c'est d'avoir des enfants qui demandent du pain quand on n'en a pas à leur donner ! quel père alors ne perdrait pas la tête ? Mais, Madame, on l'emmène, n'attendez pas qu'on le livre à la justice, vous ne pourriez peut-être plus le sauver, il serait perdu, et nous aussi. »

Laure, vivement émue du malheur de cette famille, regardait sa mère, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues décolorées. La comtesse donna un coup de sonnette pour appeler un domestique. « Faites venir sur-le-champ, dit-elle, le secrétaire de mon mari, et qu'on selle promptement le meilleur cheval. » Le secrétaire accourut.

« Où est maintenant votre époux ? demanda-t-elle à la pauvre femme. — Sur la route de Lisieux.

— Montez vite à cheval, courez, Monsieur, dit la comtesse au secrétaire, courez à toutes brides, rattrapez les gardes qui conduisent ce prisonnier, commandez-leur de me l'amener à l'instant. Surtout défendez qu'on le maltraite, et revenez tout de suite me rendre compte de votre mission. »

Le secrétaire trouva le cheval prêt et partit au galop. Jeanne Boutan (ainsi s'appelait la pauvre femme) était encore à genoux, car la bonne comtesse songeait bien plus à la servir qu'à la faire relever. Cette femme, dont la douleur avait accru l'énergie, ne put résister à la joie, quand, après les ordres donnés, elle entendit les pas du cheval qui emportait le secrétaire. Elle pâlit. Clara courut pour la soutenir, et n'eut que le temps de recevoir l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Laure, la marquise et plusieurs servantes s'empressèrent autour de la malheureuse Jeanne. Pendant son évanouissement, ses enfants poussaient des cris lamentables; ils appelaient leur maman et leur papa; rien ne pouvait les apaiser. Enfin Jeanne sembla se ranimer, mais elle avait le délire.

Elle croyait être allée elle-même porter l'ordre de la comtesse, on refusait d'obéir, elle voulait arracher son mari aux mains des gardes qui la repoussaient, elle luttait contre eux, elle se désespérait de sa faiblesse, puis elle revenait gémir aux pieds de la comtesse et la suppliait d'avoir pitié d'elle et de ses enfants. Un breuvage qu'on parvint à lui faire prendre ayant calmé son agitation, elle ne pensa d'abord qu'à remercier la dame généreuse qui allait lui rendre son mari; mais bientôt, l'aîné de ses enfants lui ayant dit un mot à l'oreille, elle baissa la tête, et se remit à pleurer.

Interrogée sur le motif de ses larmes, elle répondit en sanglotant : « Il me demande du pain !....

— O Dieu ! s'écria la comtesse, comment ai-je pu oublier cela ? » Déjà Laure était allée à l'office chercher un potage, une volaille, des confitures, des fruits, et commander une bouillie sucrée : quel bonheur pour la tendre mère ! quelle joie pour ces pauvres enfants qui mouraient de faim et qui n'avaient jamais fait un pareil repas ! La comtesse et Laure te-

naient sur leurs genoux les deux aînés; Jeanne gardait le plus jeune. Le pain blanc leur paraissait délicieux, et le poulet aussi ; mais les confitures ! ah ! les confitures étaient bien meilleures encore ! A chaque bouchée ils regardaient leur mère en souriant de plaisir.

Le secrétaire, rentré peu après l'évanouissement de Jeanne, avait rencontré les gardes près du château, où ils venaient demander main-forte, ne pouvant à eux quatre maîtriser leur captif, quoiqu'il fût bien garrotté. En arrivant ils conduisirent Boutan à la comtesse. Boutan était un homme de haute stature; tout en lui annonçait une force extraordinaire ; il y avait dans son maintien et dans sa physionomie quelque chose de fier et de sombre. Ses cheveux noirs et crépus découvraient un front large et plein d'audace, son œil vif et perçant ressemblait à celui de l'aigle, une lourde chaîne, dont ses quatre gardes tenaient les deux bouts, attachait ses mains nerveuses. Il entra la tête haute et d'un pas assuré, comme un homme qui se présente devant un ennemi dont il brave la colère et la puissance ; à son as-

pect la marquise trembla ; sa femme et ses enfants se précipitèrent vers lui. Tandis que Jeanne le pressait dans ses bras, les enfants lui montraient leurs tartines de confitures et d'autres aliments plus solides qu'ils achevaient de manger. « O papa ; que c'est bon ! s'écriait l'aîné ! nous avions si grand faim ! en veux-tu un peu ? tiens, mange, pauvre papa, toi aussi tu as faim. » Le plus jeune avait encore de la bouillie au menton. Boutan fut d'abord surpris. Comment sa famille se trouvait-elle là ? On avait donc donné à manger à ses enfants ! Ses entrailles s'émurent ; il se baissa pour embrasser ses fils, puis en se redressant il arrêta sur la comtesse ses regards attendris, une larme brilla dans ses yeux et disparut aussitôt : Boutan avait repris toute sa rudesse et sa fierté.

« Madame la comtesse, dit un garde, vous voyez un braconnier de profession, qui a grièvement blessé notre camarade Antoine ; c'est un délit que les lois punissent de cent un ans de galères.

— La blessure d'Antoine est-elle mortelle ?

— Mortelle ?.... Non ; mais dangereuse, peut-être.

— Vous direz à Antoine que je le prie de ne point porter plainte, nous le dédommagerons largement ; ôtez les liens de votre prisonnier, retirez-vous, et qu'il ne soit plus question de cette affaire.

— Mais, Madame, il vous tuera, il assassinera toute votre famille ! Vous ne savez donc pas que c'est l'homme le plus terrible de la contrée, et qu'il déteste les nobles.

— Cela est-il vrai ? demanda la comtesse à Boutan.

— Oui.

— Pourquoi détestez-vous les nobles ?

— Parce qu'un noble, appuyant de son crédit les prétentions injustes d'un de mes parents, m'a fait perdre un procès qui m'a ruiné.

— Eh bien, moi, qui suis noble, et que vous détestez sans que je vous aie offensé jamais, je n'hésite pas à vous sauver d'un grand péril ; vous êtes libre : gardes, ôtez-lui ses liens. »

Les gardes obéirent à regret et se retirèrent. Boutan ne parut pas même songer à remercier sa libératrice ; il prit un de ses enfants sur chaque bras, et, suivi

de sa femme, qui portait le plus jeune, il s'en alla chez lui. Sachant qu'il avait besoin de nourriture, la comtesse lui offrit à dîner, mais il partit sans seulement avoir l'air de l'entendre.

La marquise blâmait beaucoup la générosité de la comtesse envers un pareil homme. « En le délivrant, disait-elle, vous mettez en péril toute la noblesse du pays, et peut-être un jour il vous punira de votre imprudence. — Ah ! je suis bien sûre que non, répondit vivement la sensible Laure. C'est la misère et le désespoir qui lui troublent l'esprit. As-tu remarqué, ma bonne maman, comme il nous a regardées, comme il s'est attendri lorsqu'en entrant il a vu que nous donnions à manger à ses enfants ! Et ces pauvres enfants ! et cette pauvre mère! Ah! que je les plains! Maman, je t'en supplie, ne les abandonne pas. Ils ont bien dîné, mais ce soir ils auront encore faim, et le père n'a encore rien pris. Comment vivront-ils demain, et le jour suivant, et les autres jours ? — Tu as raison, ma fille, je suis contente de ta charité; je vais sur-le-champ leur envoyer des vivres et une somme d'argent

qui les mettra pour quelque temps à l'abri du besoin et en état d'entreprendre quelque chose. Si Boutan n'est pas un paresseux, une cinquantaine d'écus suffiront pour cela ; nous verrons comment ils emploieront cette ressource et ce que nous devrons faire ensuite.

— Ah! maman, ma chère maman, que tu es bonne! s'écria Laure en sautant au cou de sa mère. — Ma fille, je suis simplement chrétienne.

— Vraiment je vous admire, dit la marquise, au lieu de vous débarrasser de votre ennemi, vous le nourrissez, lui et sa famille! — C'est la loi de Jésus-Christ, à laquelle je ne manquerai jamais volontairement, répondit la comtesse : j'avoue néanmoins que Boutan me fait peur. — Moi aussi, ajouta Laure, mais sa femme et ses enfants m'inspirent tant de pitié! »

Le commissionnaire de la comtesse arriva fort à propos. Sa livrée fit froncer le sourcil à Boutan, mais sa femme, moins fière et plus sage, accepta les vivres et l'argent en remerciant tout bas ; puis elle parvint, non sans peine, à déterminer son mari à manger des mets provenants du

château. Le malheureux, épuisé de fatigue, de besoin et d'émotion, n'en pouvait plus en rentrant dans sa chaumière. Ce repas lui rendit les forces, et dès le lendemain il entreprit avec l'argent un petit commerce de colportage, dont les produits suffirent dès lors à tous les besoins de sa maison, car il était économe et sobre, et sa femme était bonne ménagère.

Boutan était né bon et sensible, mais fier et vindicatif à l'excès. Ces défauts, dont rien ne put le corriger dans son enfance, grandirent avec lui et rendirent enfin son caractère dur et féroce. Il s'était jeté à corps perdu dans le parti de la révolution, non pas, comme tant d'autres, par esprit de rapine, par enthousiasme pour les idées nouvelles, ou par calcul d'ambition, mais uniquement par besoin de vengeance. Il ne voulait ni s'enrichir ni parvenir aux emplois publics, mais abaisser, mais massacrer les nobles et incendier leurs châteaux. Comme le clergé prêchait la paix et la concorde, la haine de cet impie s'étendait sur les prêtres et les églises. Connu des principaux agitateurs des contrées environnantes, qui l'appe-

laient à leur aide, il figurait dans tous les complots, dans toutes les émeutes, et, depuis que le succès avait enhardi les révolutionnaires, on le voyait quelquefois revenir les mains ou la figure tachée de sang. Bientôt avertie de toutes ces choses, la comtesse disait : « Peut-être ai-je eu tort de le délivrer, mais Dieu parlait à mon cœur, et nul ne peut pénétrer les secrets desseins de la Providence. »

Mandé à la cour un peu avant la prise de la Bastille, qui eut lieu le quatorze juillet mil sept cent quatre-vingt-neuf, le comte y fut retenu six mois entiers par la situation critique où se trouvait le roi, dont les périls augmentaient sans cesse. L'affaire de Boutan s'était passée dans la semaine qui suivit son départ. Quand il revint, la comtesse lui raconta cette aventure et tout ce qu'on disait de cet homme, alors plus redouté que jamais. Le comte n'osa point blâmer cet acte de charité ; cependant il ne l'approuvait pas non plus. « Ah ! papa ! s'écria Laure, tu aurais fait comme maman, si tu eusses été là, si tu eusses vu comme nous cette pauvre femme à genoux, baignée de larmes, avec

ses trois enfants qui pleuraient et qui demandaient leur père. — Sans doute, reprit le comte, j'aurais eu la même faiblesse, et vous voyez que j'aurais eu tort. J'en sais plus que vous sur le compte de ce scélérat. C'est un ennemi de Dieu et des hommes, c'est un tigre altéré du sang des nobles et des prêtres. Aujourd'hui sa faction est trop puissante pour qu'on songe à s'assurer de sa personne; vous l'avez sauvé, peut-être il vous égorgera. »

Laure et Clara frissonnèrent en écoutant ces sinistres paroles. « Oui, reprit monsieur de Saint-Val, on prétend que jusqu'ici les châteaux ont opprimé les chaumières, maintenant les chaumières font la guerre aux châteaux. Déjà plusieurs châteaux ont été incendiés : tous peuvent l'être de même; le nôtre sera-t-il seul épargné? Grand Dieu! dans quel temps vivons-nous! Le roi lui-même, notre bon roi et son auguste famille ne sont pas plus en sûreté dans leur palais que vous ne l'êtes ici. Hélas! il faudra vous quitter encore, et partir dans cinq jours! Dieu de bonté, veillez sur elles pendant mon absence.» Laure et Clara l'embrassèrent

en pleurant : « Écoutez, reprit le comte, le souterrain du château n'est connu que de toi, Clara, et de moi, vous pouvez en cas de malheur y trouver une retraite, et même une issue. J'irai cette nuit le visiter, et graisser les serrures; je vous y conduirai pour vous montrer le secret des deux portes; cela me tranquillisera un peu. » Au bout de quelques heures, Laure, moins préoccupée de ce triste entretien, voulut montrer son filleul à son père. Dans cette visite le comte dirigea la conversation de manière à bien s'assurer des sentiments de Michel et de Marianne; les ayant trouvés pieux et reconnaissants, il dit à la comtesse, en revenant au château, que ces bonnes gens lui paraissaient mériter une entière confiance; que leur cabane isolée serait pour elle et sa fille un excellent refuge, si elles étaient obligées de se cacher longtemps; qu'elles pourraient facilement et sans être découvertes y aller du souterrain pendant la nuit; qu'au besoin Michel ne refuserait pas de les accompagner s'il fallait fuir en d'autres contrées; que pour lui il était décidé à mettre en dépôt entre

les mains de cet homme un petit coffre contenant une forte somme en or et des diamants d'une plus grande valeur : ces objets seraient plus en sûreté chez lui La comtesse approuva cet arrangement. Dès le lendemain, Michel et sa femme acceptèrent le dépôt et promirent de se dévouer pour la noble dame et pour la généreuse marraine de leur enfant.

Après le souper, à minuit, lorsque tout dormait dans l'immense château, et qu'on n'entendait plus que le vent du soir gémissant dans les longs corridors, le comte alluma deux torches, en donna une à sa femme et l'autre à sa fille, prit un panier où il avait mis une bouteille d'huile avec divers ustensiles, ouvrit la porte de la salle à manger, et dit à voix basse : « Allons au souterrain. »

Ils descendirent sur la pointe du pied. Arrivé à la bibliothèque, le comte dérangea un volume, et toucha un ressort secret qui résista au premier effort. « Tout cela est rouillé, dit M. de Saint-Val ; il y a longtemps qu'on n'entre plus ici. » Le ressort céda néanmoins à une dernière et vi-

goureuse secousse; une petite porte s'ouvrit, emportant avec elle les rayons et les livres qui la couvraient; un air épais et froid comme les brouillards d'automne sortit du souterrain et agita violemment la flamme des torches. La lumière pénétrait avec peine dans ce noir abîme, la vue s'y perdait au milieu des ténèbres; Laure tremblante se serra contre sa mère. « Laissons un instant l'air se renouveler, dit le comte, pendant que je vais adoucir avec de l'huile le jeu de la porte. » Quand il eut achevé, le ressort obéissait au doigt; la porte s'ouvrait et se fermait sans le moindre bruit. «Entrons à présent,» dit le comte; prenant le flambeau de Laure, dont il avait remarqué la frayeur, il descendit le premier un escalier rapide; sa fille et sa femme le suivirent. Ils allèrent dans cet ordre jusqu'au bout du souterrain, car cette galerie, construite à une époque très-ancienne où le château avait parfois des siéges à soutenir, se trouvait trop étroite pour qu'on pût aisément y marcher deux de front. A chaque pas on glissait sur la mousse verdâtre qui tapissait les dalles, l'eau

suintait des murs et de la voûte ruinés par le temps ; quelquefois de larges gouttes tombaient sur les torches, et les faisaient pâlir et pétiller ; et Laure mourait de peur qu'elles ne s'éteignissent. Une humidité pénétrante s'attachait aux mains, à la figure, mouillait les habits et glaçait les poumons. « Hélas ! observa le comte, voilà donc aujourd'hui le refuge de ma noble famille ! » Clara lui répondit par un douloureux soupir. Laure pleurait tout bas, on avançait toujours. Enfin on arriva au pied d'un escalier qui conduisait à une trappe posée sur une énorme machine que monsieur de Saint-Val eut beaucoup de peine à dérouiller. « Autrefois, dit-il, je faisais soigner tout cela par un homme de confiance ; mais il est mort depuis un an, et les affaires ne m'ont plus permis d'y penser. » Au bout d'une heure de travail il réussit pourtant ; la machine descendit dans une espèce de cave la trappe et un bloc de rocher qui la cachait ; au moyen d'une courte échelle on sortit du souterrain : alors on se trouva dans une grotte artificielle, située dans un grand bois, à environ deux cents

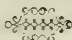
toises des murs extérieurs du château.

« Ce bois, dit le comte, est celui où vous allez si souvent voir Michel et Marianne, et, les ayant conduites à travers un épais fourré à une assez faible distance, voilà, ajouta-t-il, le sentier que vous prenez habituellement pour gagner leur chaumière. N'oubliez pas toutes ces indications, elles peuvent vous devenir nécessaires, et peut-être bientôt. »

En revenant par le souterrain, le comte montra encore à sa femme et à sa fille le secret pour ouvrir et fermer les deux issues, soit qu'on se trouvât en dedans ou dehors. Il était bien tard quand ils rentrèrent dans leur appartement. Néanmoins ils restèrent longtemps en oraison devant le crucifix qui surmontait le prie-dieu de la comtesse. Jamais leur piété n'avait été plus vive, jamais ils ne s'étaient plus tendrement aimés. Monsieur de Saint-Val recommandait à Dieu sa femme et sa fille; Clara priait pour sa fille et pour son époux; c'était sur son père et sur sa mère que Laure appelait de tous ses vœux la miséricorde céleste.

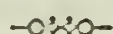
Le cinquième jour, le comte, après

avoir reçu la sainte communion avec sa femme et sa fille, leur fit les plus touchants adieux et partit pour la cour. Que cette séparation fut cruelle! ils n'osaient pas espérer de se revoir sur cette terre de douleur. Plusieurs mois s'écoulèrent ensuite. Le comte se plaignait dans toutes ses lettres de la tournure toujours plus effrayante que prenaient les affaires, et du pénible devoir qui le retenait si longtemps loin de sa famille. Laure et la comtesse passaient tous les jours et une grande partie des nuits à gémir, à invoquer le Tout-Puissant ou à distribuer d'abondantes aumônes.





CHAPITRE IV.



Les deux révolutionnaires.— Les deux émigrés.

Cependant Clara et sa fille observaient un changement visible dans la conduite de leurs vassaux. Tous avaient paru les respecter et les chérir, maintenant plusieurs affectaient de les braver; la foule timide s'éloignait d'elles, quelques-uns seulement leur montraient toujours une égale affection, mais cette affection ressemblait presque à la pitié. L'esprit révolutionnaire avait gagné le village. Les méchants, ou-

bliant les bienfaits de leur seigneur, s'apprêtaient à le persécuter; le plus grand nombre craignait de se compromettre en laissant voir leur reconnaissance; ceux qui ne voulaient ni être ni paraître ingrats plaignaient cette noble et vertueuse famille, dont les périls les faisaient frémir, et pour laquelle ils ne pouvaient rien que pleurer et prier.

« Tu vois, ma fille, disait la comtesse, tu vois ce qui se passe dans notre village. Les méchants sont les moins nombreux, mais les plus hardis. Si ceux qui ne leur ressemblent pas avaient autant de courage pour le bien que les autres en ont pour le mal, ils n'oseraient pas se montrer. Il en est de même dans tout le royaume : les méchants triompheront par leur audace et par la faiblesse des honnêtes gens. Le trône sera renversé, les autels profanés, la noblesse et le clergé périront ensemble; le peuple, livré à la licence, à la misère, au désespoir, se punira lui-même; les factieux qui l'égarent s'élèveront les uns contre les autres et se détruiront entre eux. Tous les droits seront foulés aux pieds, et ce beau royaume, déchiré par une effroyable anar-

chie, périra comme jadis le royaume d'Israël, dont il égale l'impiété. Ah! ma fille, armons-nous de courage et apprêtons-nous à supporter en chétiennes les épreuves aux- quelles la Providence va nous exposer. Déjà on menace les prêtres, on blasphème le saint nom de Dieu, on se dispose à proscrire son culte: quoi qu'il arrive, restons-lui toujours fidèles, et, s'il le faut, mourons martyres de la foi,

— Oui, maman, répondit Laure, je me souviens d'Eléazar et des sept Machabées, et de tous ces héros du christianisme dont nous avons lu l'histoire; mais prions le Seigneur d'avoir pitié de la France et de nous: peut-être sa justice ne veut qu'effrayer notre malheureux pays.

— Non, mon enfant; tu frémirais si je te lisais les dernières lettres de ton père. Déjà les malheurs dont je te parle sont en partie arrivés. Prions, résignons-nous, et continuons de faire tout le bien que nous pourrons.

— Oh! oui, s'écria Laure, faisons du bien, même aux ingrats qui nous outragent; et abandonnons-nous à la bonté de Dieu. »

Chaque jour, quelque mauvaise nou-

velle ramenait la mère et la fille à ce triste entretien; chaque jour, quelque paysan se détachait du petit nombre de leurs amis, et leurs ennemis devenaient plus audacieux. Déjà plusieurs leur avaient adressé d'insolentes menaces. Deux hommes surtout les effrayaient; rien pourtant ne se ressemblait moins que ces deux hommes. C'étaient Boutan et Gibloux. Boutan avait laissé croître sa barbe rousse et ses longues moustaches, et depuis quelque temps on ne le voyait guère sans ses armes. Quand il rencontrait la comtesse et sa fille, il pressait le pas et passait en détournant la tête, ou il rebroussait chemin, comme si elles lui faisaient horreur. « Le malheureux! disait Clara, comme il nous déteste! — Pourtant quel mal lui avons-nous fait, reprenait Laure? — Dieu nous garde du malheur de tomber entre ses mains, ajoutaient-elles ensemble »

Boutan était le Goliath du pays, Gibloux au contraire était petit, faible et hideux. Ce lâche et rusé coquin avait l'œil sournois du chat, la férocité du tigre et l'instinct voleur de la pie. Boutan agissait volontiers et parlait fort peu. Gibloux,

orateur de club, poltron par la nature et par calcul, poussait les autres en avant, ne s'y mettait guère lui-même, et, méprisant les principes qu'il prêchait avec un feint enthousiasme, en songeait qu'à parvenir et à s'enrichir par toutes sortes de fraudes et de crimes. Autrefois il était le plus bas flatteur du comte, qui l'employait à copier une foule d'écrits et le payait largement. Alors il servait la messe à la chapelle du château, il se confessait souvent afin de plaire à la noble famille, que trompait son hypocrisie sacrilége; maintenant le comte et l'Église n'avaient pas d'ennemi plus incapable et plus effronté; sans cesse il menaçait les gens du château, et, selon l'usage de ce temps impie, il ne parlait plus qu'en proférant d'horribles blasphêmes; tout lâche qu'on le savait, il faisait le rodomont, il traînait un grand sabre pendant à son côté, et: comme il était l'un des fondateurs de la société populaire établie dans la ville voisine, et dont l'influence l'avait fait élire maire de la petite commune, tout tremblait devant lui, tout, excepté Boutan, que rien ni personne au monde n'aurait pu faire trembler.

Laure et Clara trouvaient Gibloux aussi effrayant, mais plus odieux que Boutan, qui du moins portait dans le crime une certaine franchise et une sorte de probité. Boutan ne faisait de mal qu'à ses ennemis; Gibloux tourmentait tout le monde, amis et ennemis, pour piller ou faire acheter sa protection. Ces deux hommes menaient tout le village! ils disposaient de tous les bras, ils emmenaient à des expéditions lointaines des paysans qui marchaient à regret, et qui, cédant à la peur, suivaient avec une lâche docilité leurs ordres odieux et leur coupable exemple. Ils avaient même poussé leurs courses jusque dans les environs du château de Saint-Clair, en promettant de le brûler bientôt.

Vers le milieu du printemps de l'année mil sept cent quatre-vingt-onze, le marquis et la marquise arrivèrent en chaise de poste. Ils émigraient, comptant revenir dans quelques mois vainqueurs de la révolution. « Ce sera tout au plus l'affaire d'une campagne, disait le marquis en ajustant son jabot et ses manchettes. Nous allons nous réunir sur la frontière aux armées de l'empereur et du roi de Prusse, déjà prêtes à marcher; la canaille ne résis-

tera point, on n'aura qu'à prendre et à punir les scélérats et à renvoyer les imbéciles. — M. le comte ne pense pas ainsi, répondit la comtesse. — Bon! s'écria la marquise, je ne songe pas comme vous à m'établir lingère en pays étranger. Si je pars, c'est que je suis sûre que ce ne sera point pour longtemps. Je vais seulement voir les modes de Vienne et de Berlin, et y montrer les nôtres. Je laisserai un mois à ces Messieurs pour nettoyer le royaume, puis je retourne à Paris demander des nouvelles de la révolution, et je gage que personne ne s'en souviendra plus.

— Vous riez, dit la comtesse à la marquise, vous riez de mes sinistres prévisions et des précautions qu'elle m'inspire; fasse le Ciel que vous puissiez en rire toujours! quoi qu'il arrive, je mets en Dieu toute mon espérance.

— Moi, Madame, interrompit le marquis, j'espère en mon épée et en la sagesse des monarques et des nobles de l'Europe, tous intéressés à soutenir le trône de France et la noblesse française. » La comtesse allait répondre, la marquise ne lui en donna pas le temps : « Adieu, nous

sommes pressés, dit-elle, et, après avoir embrassé les deux dames, elle sauta légèrement dans la voiture, où le marquis était déjà. Adieu ! cria-t-elle encore par la portière, adieu ! au revoir, au retour, à bientôt. Puis on les entendit fredonner un air d'opéra, et le cocher fouetta les chevaux.

En tournant sur la route, le marquis apercevant Gibloux, fit arrêter et dit à cet homme : « Mon ami, tu auras une fort bonne mine pour un pendu. Attends mon retour. » Gibloux furieux saisit un pistolet attaché à sa ceinture ; le marquis ouvrit la portière, mais sa femme le retint en disant : « Fi donc, Monsieur, laissez cela au bourreau. Germain, chassez ce drôle et partez. » Le cocher était un vigoureux et hardi gaillard, qui détacha un rude coup de fouet sur la figure effilée de Gibloux, et ensuite partit au grand galop. Gibloux avait déjà replacé son pistolet et s'apprêtait à fuir au premier mouvement du marquis, le coup de fouet hâta sa retraite ; mais, lorsqu'il vit la voiture un peu éloignée, le courage lui revint, il reprit son pistolet, tira et n'attrapa rien, car il ne savait pas seulement se servir de ses

armes, que l'on craignait beaucoup moins que sa langue : il rentra au village en jurant de se venger sur la famille du comte. Néanmoins il se vanta d'avoir mis en fuite le marquis et son cocher ; on fit semblant de le croire ; mais Boutan, qui le connaissait bien, devina la vérité, et cet homme si taciturne et si sombre éclata de rire en voyant ce qu'il appelait la balafre de Gibloux. Dans ses rares et courts moments de bonne humeur il se plaisait à lui demander les détails de son combat, et surtout avec quelle arme on l'avait blessé. Gibloux n'avait garde de se fâcher contre un pareil railleur, mais il n'en devint que plus furieux contre la famille du comte, dont les amis l'avaient si imprudemment offensé.

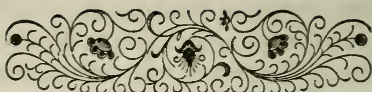
Laure et Clara étaient rentrées chez elles tout étonnées des discours du marquis et de la marquise. « Quelle incroyable légèreté ! disait Clara. — Et quelle impiété ! répondit Laure. —Tu vois, répondit la comtesse, l'impiété gagne toutes les classes, et c'est ce qui attire sur notre pays la colère de Dieu. — Ah ! maman ! s'écria Laure, que je les plains ! Dieu leur refusera son secours qu'ils dédaignent. Ils se flattent de

revenir promptement, peut-être ils ne reviendront jamais. — Je le crains, ma fille; on ne réussit à rien sans le secours de Dieu.»

Bientôt le bruit courut que le comte était l'un des serviteurs les plus dévoués du tyran, car c'est ainsi que les factieux appelaient le bon et malheureux Louis XVI. Dès lors Gibloux ne garda plus aucune mesure. Il disait à qui voulait l'entendre que le château ferait un beau feu de joie; tout redoublait les craintes de la comtesse; elle écrivit à son mari que ni elle ni sa fille ne pouvaient plus rester sans s'exposer aux plus grands périls, et en attendant sa réponse, pour éviter les indiscrétions, elle congédia le peu de domestiques qu'elle avait conservés, ne gardant auprès d'elle que le fidèle et vieux concierge, et une fille sûre qui servait de cuisinière et de femme de chambre. Clara et Laure ne sortaient plus de la bibliothèque : elles y mangeaient, elles y couchaient. La bonne y apportait tous les soirs deux petits lits de sangle, qu'elle remportait tous les matins : ainsi ces pauvres dames étaient toujours à l'entrée du souterrain et prêtes à s'y cacher à la moindre alerte. Toujours l'une d'elles

se tenait derrière la persienne de la fenêtre d'où l'on pouvait, sans être vu, découvrir toute la cour et la grille du château. Enfin arriva la réponse du comte Il engageait sa sa femme et sa fille à se faire conduire par Michel à Strasbourg avec les précautions qu'exigeaient les circonstances ; il leur donnait un rendez-vous, où il viendrait les prendre lui-même ; mais il fixait à huit jours de là celui du départ, afin que ni elles ni lui ne fussent obligés d'attendre près de la frontière, car il n'y avait là pour eux aucune sûreté. Le comte était encore retenu à Paris par les ordres du roi, qui voulait lui donner une mission à l'étranger.

Pensant bien qu'elle aurait besoin de Michel, la comtesse l'avait depuis assez longtemps prié de ne plus se montrer au château, elle-même n'allait plus à la chaumière ; le bûcheron paraissait avoir, comme tant d'autres, tourné le dos à son seigneur. La comtesse ne jugea pas à propos de le prévenir d'avance, elle était sûre de le trouver toujours prêt, et elle se promettait de le récompenser largement.



CHAPITRE V.



Les incendiaires.— Fuite dans le souterrain.— La visite domiciliaire. — Le bûcheron reconnaissant. — L'enfant indiscret.— L'arrestation.

Un jour, comme la comtesse faisait à petit bruit ses préparatifs, un homme se présenta seul à la grille. Le concierge ouvrit sans défiance : aussitôt une foule d'hommes hideux, la plupart étrangers au village, tous armés de bâtons, de fourches, de piques et de fusils, envahirent la cour et se répandirent dans les apparte-

ments en proférant d'effroyables menaces et d'affreux blasphèmes. Gibloux était à leur tête ; sa voix criarde, perçant au milieu de leurs clameurs, les excitait et les dirigeait. Quand ils entrèrent dans la cour, Laure faisait le guet à la fenêtre. « Oh ! maman, viens donc voir, » s'écria-elle en frémissant. Clara s'approcha et pâlit. «Fuyons, fuyons vite, dit-elle ; les entends-tu ? C'est nous qu'ils cherchent, ils accourent, hâtons-nous, ou nous sommes perdues.» En disant ces mots elle ouvrait le souterrain et s'y cachait avec Laure; elle venait de le refermer, elles étaient encore sur la première marche, lorsque plusieurs hommes entrèrent précipitamment dans la bibliothèque. Saisies de frayeur et craignant de se trahir par le moindre bruit, elles demeurent immobiles et retiennent leur souffle. Laure tremblait de tous ses membres ; sa mère fut obligée de la soutenir; ces hommes ne quittaient point la bibliothèque , elles n'osaient pas bouger ; ils parlaient , mais on ne pouvait entendre ce qu'ils disaient, à cause de l'épaisseur de la porte et des livres dont elle était recouverte. Soudain un choc terrible ébranla les

rayons. Laure et sa mère pensent qu'ils vont enfoncer la clôture; malgré les ténèbres elles s'élancent pour descendre,mais, ô terreur! Laure se sent arrêtée par sa robe; la pauvre enfant s'évanouit, car elle croyait déjà être prise. Qu'on se figure l'angoisse de la malheureuse mère,plongée dans une nuit profonde,tenant sa fille dans ses bras, poursuivie par des hommes affreux qui étaient à deux pas d'elle, et à qui le moindre gémissement pouvait faire découvrir l'entrée du souterrain! sa fille se mourrait peut-être, et, si elle appelait au secours, personne ne l'entendrait que ceux qui voulaient la perdre! Abandonnée du monde entier, perdue dans les entrailles de la terre, elle tourne toutes ses pensées vers le Seigneur; elle fléchit doucement un genou, sur l'autre elle soutient le corps inanimé de son enfant, et, dans cette pénible, ttitude, elle prie de toute la ferveur de son âme. Presqu'aussitôt Laure poussa un profond soupir; la pauvre mère tressaillit à la fois de joie et de crainte, car sa fille se ranimait, et d'un autre côté ce soupir pouvait être entendu, et puis Laure, en reprenant ses sens, pouvait parler haut ou

même jeter un cri, car sa robe, toujours prise dans la porte, renouvellerait son effroi. Clara lui mit la main sur la bouche; en ayant soin de ne pas la fermer tout à fait pour qu'elle respirât sans trop de peine, et lui dit tout bas à l'oreille : « Ma chère enfant, ne t'effraie pas; nous ne sommes point découvertes, mais le bord de ta robe est pris dans la porte, nous le déchirerons quand nos ennemis seront éloignés. » Alors la jeune fille se rassura un peu, elle vérifia elle-même ce que disait sa mère, et un nouveau soupir acheva de la calmer.

Elles attendirent donc que les hommes s'éloignassent, et elles les écoutèrent. Les discours de ces bandits leur firent dresser les cheveux. Les uns se promettaient d'égorger la mère et la fille, s'ils parvenaient à les découvrir; les autres voulaient mettre le feu au château, pour les forcer à se montrer, car ils savaient qu'elles y étaient ; tous demandaient le pillage à grands cris. « Eh bien, dit Gibloux, procédons au pillage avec ordre, afin que chacun ait sa part; mais surtout que la porte extérieure soit bien gardée. « A ces mots ils partirent. La comtesse déchira la robe de

sa fille, et elles descendirent en palpitant le raide et noir escalier. Ah! cette fois Laure n'avait plus peur des ténèbres, elle les aurait voulu encore plus épaisses; il lui tardait de s'y enfoncer avec sa mère. Cependant à une centaine de pas elle dit: «Arrêtons-nous, maman, remercions Dieu de nous avoir préservées d'un si grand péril, et supplions-le de nous conserver sa sainte protection, qui nous est encore si nécessaire.»

Toutes deux alors se mirent à genoux, et, du fond de cet abîme, leurs prières touchantes montèrent jusqu'au trône de l'Éternel. «Maintenant, reprit Laure, je me sens plus forte et plus calme; l'espoir est rentré dans mon cœur. Maman, le bon Dieu nous tirera saines et sauves de ce souterrain et ensuite de ce pays. — Je l'espère, ma fille; car nous l'avons imploré avec une foi vive et sincère, et nous n'avons rien à nous reprocher. — O Dieu! s'écria Laure, si j'eusse commis quelque grand péché, je mourrais de peur dans ces ténèbres, où nous ne pouvons nous voir nous-mêmes, mais où il me semble que l'œil de Dieu pénètre plus avant au fond de notre conscience.

Laure marchait derrière sa mère ; Clara lui donnait un emain, et de l'autre suivait le mur humide. La prudence les força de s'arrêter dix heures entières au pied du dernier escalier, car elles étaient entrées dans la galerie un peu avant midi, et il fallait attendre la nuit close pour se rendre à la chaumière de Michel : or on n'était qu'aux premiers jours de juillet Quelle position pour des femmes timides et délicates ! que de souffrances physiques et morales ! pas un endroit sec pour s'asseoir ! pas une bouchée de pain ! pas une goutte d'eau ! et, quand elles sortiraient, sauraient-elles bien trouver dans l'ombre le sentier difficile qui mène à la chaumière ; ne seraient-elles point rencontrées par quelque animal dangereux ou par quelque méchant plus dangereux encore ? Ah ! sans les forces et la consolation que des âmes pures et pieuses trouvent dans la prière, jamais elles ne seraient sorties de ce souterrain ignoré de tout le monde ; de temps en temps la comtesse, qui avait sa montre, l'interrogeait du doigt. « Il doit faire encore jour, disait-elle en soupirant ! — Encore jour, oh ! que ce jour est long ! »

répondait Laure, et elle soupirait aussi; puis la mère et la fille se remettaient à prier. « Enfin il est dix heures! partons, dit la comtesse, » et toutes deux montèrent avec courage. « Mais, dit Laure, s'il y avait quelqu'un dans la grotte?—Écoutons, » répondit Clara, et elles entendirent des voix rauques qui retentissaient sous le rocher : c'étaient les bandits étrangers au village qui s'en retournaient ivres en se vantant de leurs prouesses. Les dames effrayées redescendirent. Ces hommes passèrent, on n'entendit plus rien, et elles remontèrent. « Maman, dit Laure, te rappelles-tu bien le secret ? sauras-tu, dans l'obscurité, trouver ce bouton que tu dois toucher? sans cela il faudrait mourir ici, et mourir de faim! » La comtesse n'osait répondre, car elle partageait les craintes de sa fille. En effet elle chercha longtemps le malheureux bouton, et ne le trouva pas. « Dieu de bonté, s'écria-t-elle, nous laisserez-vous mourir ici? » Elle recommença plusieurs fois encore ses recherches, qui furent toujours infructueuses. Clara, ayant cherché à son tour, ne réussit pas mieux. Épuisées de fatigue, de besoin et de dés-

espoir, la mère et l'enfant, s'étant assises sur les marches de l'escalier, pleuraient en silence et attendaient la mort. « Ma fille, dit la comtesse, à qui l'aspect d'une mort si prochaine et si affreuse rendit enfin son énergie, il faut retourner à la bibliothèque. Si nos ennemis y ont laissé une garde, nous nous résignerons à la volonté de Dieu et nous périrons dans cette triste retraite; s'ils ont tous quitté le château, nous nous rendrons par notre route ordinaire à la chaumière de Michel. — Oh! non, non, maman, je n'aurais jamais le courage de retourner au château. — Eh bien! attends-moi, j'irai seule, Dieu soutiendra mon courage, et je reviendrai te chercher ou périr avec toi. — Maman, je t'en supplie, s'écrie Laure, ne nous quittons pas; je veux aller avec toi. » Mais déjà la comtesse avait franchi l'escalier, et elle courait dans l'étroite galerie; la tendresse maternelle lui donnait une vigueur et une intrépidité extraordinaires; elle n'entendait ni les sanglots ni les cris de Laure, qui descendit quelques marches; mais faiblesse empêcha de la suivre, car la pauvre enfant mou-

rait de faim, de peur et de froid. Laure remonta le cœur navré, les yeux noyés de larmes. Sa mère était déjà parvenue au bout du souterrain, toujours marchant à tâtons, lorsqu'elle entra dans un nuage de fumée âcre qui la suffoqua et la contraignit à rebrousser chemin. Si elle eût fait quelques pas de plus, elle était asphyxiée : et que serait devenue son enfant? Les bandits avaient mis le feu au château, la bibliothèque brûlait encore, et les boiseries consumées laissaient un passage à la fumée, qui descendait en noirs tourbillons dans la galerie, où l'air épais et humide ne la laissait avancer qu'avec lenteur. La malheureuse comtesse, comprenant qu'il n'y avait plus moyen de s'échapper par le château, et, désespérant de retrouver le fatal bouton, retourna désolée vers sa fille; cette fois elle marchait lentement, elle craignait d'arriver trop tôt. Laure l'attendait et gémissait.

Tout à coup le courage de Laure se ranima, elle se jette à genoux, fait le signe de la croix, joint les mains et dit : « O mon Dieu ! vous voyez notre détresse et l'innocence de nos cœurs, ayez pitié de nous. »

sainte Marie, Mère de Dieu, intercédez pour nous ! » Alors il lui sembla qu'une voix divine lui répondait : « Ta prière est exaucée, lève-toi, cherche, et tu trouveras. »

S'étant levée, il lui sembla encore qu'un rayon de lumière, qui ne ressemblait point du tout à celle du jour, lui montrait le bouton désiré ; elle le voyait distinctement malgré les ténèbres. Elle avança la main, le toucha et le reconnut. Une indicible joie, une joie égale à sa reconnaissance pour la bonté de Dieu remplit son âme ! Elle n'osait ouvrir la trappe avant le retour de sa mère ; elle osait encore moins ôter son doigt de dessus le bouton, qu'elle n'aurait peut être pu retrouver ! Ah ! comme son jeune cœur palpitait d'aise et d'impatience en attendant sa mère ! Vingt fois elle ouvrit la bouche pour l'appeler, pour l'appeler de toutes ses forces ; mais sa voix aurait retenti dans la grotte, peut-être même dans le bois, où il pouvait se trouver quelque ennemi. Laure se tut donc et pria Dieu de lui rendre bientôt sa mère. Enfin la comtesse arriva ; du bas de l'escalier elle appela Laure d'une voix triste et plaintive.

« Maman! maman! nous sommes sauvées, répondit Laure, je tiens le bouton, Dieu me l'a montré. »

Clara franchit d'un bond les dernières marches et ouvrit la trappe; les voilà toutes les deux dans la grotte, respirant un air pur, rendant grâce à l'Éternel et s'embrassant avec des larmes de joie.

La nuit était calme; la lune à demi voilée répandait assez de lumière pour les guider et pas assez pour les trahir; elles se hâtèrent de se rendre chez Michel.

Absent toute la journée, Michel n'était revenu qu'après le départ des incendiaires; il apprit de sa femme éplorée les périls de la comtesse, et, jurant de la sauver ou de périr, il courut au château. Il y entra malgré les flammes, il parcourut tous les appartements où il lui fut possible de pénétrer, et n'ayant pas trouvé celles qu'il cherchait, il retourna tristement dans sa chaumière. Ses habits, ses cheveux étaient à demi brûlés; sa figure et ses mains se couvraient de cloches douloureuses, mais il ne sentait rien que le désespoir de n'avoir pu sauver ses bienfaitrices.

« Elles ont péri dans quelque cachette

ignorée, dit-il à sa femme, puisqu'on ne les a pas trouvées et qu'elles ne sont pas ici ; » et Marianne et lui pleuraient ensemble.

A dix heures du soir, on frappa rudement à la porte. Michel ouvrit : c'était Gibloux, bien escorté, qui, furieux d'avoir manqué les deux dames, commençait, pour les découvrir, une visite domiciliaire chez tous les suspects, c'est-à-dire chez les personnes qu'il soupçonnait assez généreuses pour donner asile à des proscrits.

Rien n'échappa aux longues et minutieuses recherches de Gibloux, qu'une petite armoire creusée dans un recoin, où Michel cachait ses épargnes depuis que la bienfaisance de la comtesse lui permettait d'en faire.

« Ah ! lui dit Gibloux en se retirant, tu es heureux de ne pas les avoir eues chez toi ! toi et les tiens vous y passeriez comme elles, et ta chaumière serait traitée comme le château. »

Michel allait répondre, sa femme le tira par son habit et le fit taire. Aussitôt que la porte fut fermée : « Il a beau menacer, dit Michel; quand nous devrions

tous périr, je ne refuserai jamais un asile et du pain à celles qui nous ont fait tant de bien.

— Non, reprit Marianne, il faut être reconnaissant, même au péril de sa vie. Dieu le veut, et, si les hommes nous en punissent, Dieu nous en récompensera.

— Mais, hélas ! elles n'ont plus besoin de rien sur cette terre, reprit Michel, je voudrais seulement retrouver leurs corps pour leur donner la sépulture et prier sur leur tombe.

— J'irais prier avec toi, ajouta Marianne. Les pauvres dames ! si bonnes, si généreuses, et mourir dans les flammes !.... »

Entendant alors frapper à la porte, elle frémit, et, se hâtant d'essuyer ses larmes, elle dit tout bas : « C'est Gibloux qui revient : s'il nous avait entendus ?.... »

Michel eut à peine ouvert, que deux femmes pâles et tremblantes se précipitèrent dans la petite chambre. C'étaient la comtesse et sa fille ! « Enfin, dit Clara, nous voilà donc avec des amis ! » En peu de mots elle apprit à Marianne et à Michel ce qui venait de leur arriver, et

ce qu'elles attendaient d'eux. Michel promit de les accompagner, fût-ce au bout du monde, et de déterrer, le matin du départ, le dépôt qu'il avait enfoui par l'ordre du comte. Marianne prêta des habits aux deux dames, dont les vêtements s'étaient mouillés et salis dans le souterrain; puis elle leur apporta à manger; mais, avant de toucher à ces aliments, les deux dames, malgré la faim qui les pressait, remercièrent le bon Dieu qui leur donnait à la fois tout ce dont elles avaient un si grand besoin.

« Eh bien, Laure, tu vois à présent ce que c'est que la misère et ce que vaut un morceau de ce pain que l'on dédaigne souvent, et que des enfants mal élevés gaspillent et perdent, tandis que tant de malheureux en manquent.

— Oh! maman, je le vois, et je m'en souviendrai toujours. » Pendant qu'elles mangeaient, Marianne et Michel parlèrent de la visite domiciliaire faite chez eux.

« A quelle heure? demanda la comtesse.

— A dix heures, répondit Michel.

— A dix heures! s'écria la comtesse en

levant les yeux au ciel. C'était à dix heures que nous voulions venir, et nous nous serions jetées nous-mêmes entre les mains de nos ennemis, si Dieu ne nous eût retardées de plus d'une heure! ainsi, ma fille, un grand bien peut nous paraître un grand mal, et quelquefois Dieu nous sauve par un événement qui semble nous conduire à une perte certaine; ne désespérons donc jamais de la bonté de Dieu, et, quoiqu'il arrive, adorons les décrets mystérieux de sa divine Providence.

C'était un jeudi; on fixa le départ au samedi suivant, et on convint que Laure et Clara, pour se déguiser, garderaient les habits de Marianne. Ensuite on chercha les moyens de cacher les deux fugitives. La petite armoire secrète pouvait recevoir la jeune fille; Clara entrerait facilement dans une autre armoire que Marianne se hâta de débarrasser.

Du jeudi au samedi on n'avait guère à craindre une nouvelle visite domiciliaire; il ne s'agissait donc que d'assurer une retraite aux deux dames, pour le cas assez rare où quelqu'étranger viendrait un moment dans la chaumière. Michel et

Marianne cédèrent leur lit à leurs bienfaitrices; ils voulaient, eux, passer les deux nuits suivantes pour faire mieux le guet, et ces précautions tranquilliseraient tout le monde.

Le fils aîné de Michel, âgé de dix ans et nommé Louis, connaissait les deux dames; il les avait vues entrer et se cacher, il avait entendu tout ce qu'on disait, puisqu'il ne se trouvait qu'une chambre dans la chaumière et que Gibloux procédant à la visite domiciliaire l'avait tant effrayé, qu'il lui fut imposible de se rendormir. On lui recommanda bien de ne rien dire à personne, il le promit, et jusqu'alors il s'était montré fort discret pour son âge.

La chaumière de Michel n'étant pas très-éloignée de celle de Boutan, les enfants des deux familles se rencontraient souvent dans les bois et jouaient ensemble. Ils étaient camarades. Le vendredi matin, Marianne dit à Louis : « Va dans le bois, reste près d'ici, et dès que tu verras venir quelqu'un, fais semblant de rien et accours m'avertir; surtout ne t'éloigne pas et ne parle des dames à qui que ce soit, entends-tu? » L'enfant le promit encore, et,

tout fier de la confiance qu'on lui accordait, il alla s'établir à son poste.

Un moment après arriva l'un des fils de Boutan, son meilleur camarade. « Oh! pensa Louis, ce n'est pas la peine d'avertir ma mère, elle connaît bien George, et il n'est pas méchant. » George et Louis se mirent à jouer. Bientôt Louis eut envie de jaser: il savait un si grand secret! Quel honneur d'avoir dans leur chaumière les deux comtesses! « Non, pensa-t-il d'abord, je ne le dirai point, puisque maman me l'a défendu; » puis la tentation revint plus forte. George était son ami, George n'en dirait rien à personne; enfin, après avoir résisté plusieurs fois, Louis parla.

Il dit tout à George, en lui répétant presqu'à chaque mot : « Il ne faut pas le dire!.... » Par une autre désobéissance, Louis s'était éloigné de la maison, et les deux enfants étaient si occupés de leur causerie, qu'ils n'aperçurent pas Gibloux. Ce misérable, revenant de ses courses infructueuses, les vit si affairés, qu'il soupçonna la vérité; il s'approcha tout doucement, d'arbre en arbre, et entendit le fatal secret, ensuite il s'éloigna sans être

vu. Les deux enfants ne tardèrent pas à se séparer. Louis retourna près de la chaumière, et George courut tout conter à sa maman, qui elle-même conta tout à son mari. Ainsi la désobéisance et l'indiscrétion de Louis exposaient à une mort presque certaine ses parents et leurs bienfaitrices.

Boutan n'avait point participé à la dévastation du château; une autre mission l'appelait ailleurs ce jour-là. Quand il apprit l'évasion et la retraite de la comtesse, il fronça le sourcil et ne dit pas un seul mot. Comme sa femme le suppliait de sauver celle qui l'avait sauvé lui et sa famille, il répondit brusquement : « Tais-toi, » et il sortit préoccupé.

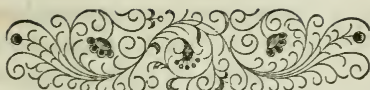
Gibloux, de son côté, pensait à profiter de sa découverte. Il se proposait d'aller seul le soir même chez Michel, de l'intimider et de se faire livrer les deux dames. Alors, en leur promettant de les laisser évader, il leur extorquerait tout ce qu'elles comptaient emporter, et ensuite il se moquerait d'elles et les conduirait en prison. En effet, le soir il frappa comme on allait se coucher. Les deux dames se jetèrent dans leurs cachettes, toujours prêtes à les

recevoir, et Michel ouvrit la porte. Gibloux, montrant son écharpe, commanda au nom de la loi qu'on lui livrât la comtesse, et alla droit à la grande armoire, car elles ne pouvaient être cachées ailleurs.

« Les voilà, » s'écria Gibloux, en saisissant Clara par sa robe et la tirant au milieu de la chambre.

« Oui, répondit Michel, revenant de sa première stupeur ; oui, la voilà, et vous ne l'emmènerez pas, car je vais vous assommer. »

En même temps il se jeta sur Gibloux, qui résistait sans lâcher la comtesse ; Marianne, accourue au secours de son mari et de sa bienfaitrice, déchirait avec ses ongles la figure du scélérat, en criant : « Non, vous ne l'aurez pas ! » Les deux enfants de Michel pleuraient et criaient aussi: Gibloux accablé de coups appelait au secours, c'était un désordre, un tapage affreux; mais tout ce bruit se perdait dans le silence du bois. Cependant on frappe avec violence, et comme personne ne venait ouvrir, un coup terrible enfonça la porte, Boutan paraît.



CHAPITRE IX.



Terreurs. — Salut inespéré. — Mort du Comte.

Boutan venait aussi demander les dames, il avait pris ce soir-là ce qu'il appelait son costume de guerre ; un pantalon collant, une veste ronde lui serraient tout le corps de manière à ne laisser aucune prise, un bonnet de police placé sur l'oreille couvrait ses cheveux noirs et crépus presque rasés. A sa large ceinture de cuir pendaient plusieurs pistolets d'arçon, un long poignard et un large sabre, sur ses

épaules reposait une de ces carabines à canon évasé qu'on nomme espingole. Surpris de ce vacarme, il entra prêt à combattre, un pistolet dans chaque main, son poignard et son sabre pendants nus à ses poignets. Sa tête touchait presque le plancher, ses yeux étincelants sous d'épais sourcils inspiraient la terreur. Du premier coup d'œil il reconnut les divers personnages et devina tout.

« Paix ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, en dirigeant un de ses pistolets sur Gibloux, et l'autre sur Michel : paix ! séparez-vous.... »

Ces deux hommes pétrifiés se séparèrent aussitôt; mais Gibloux ne lâchait point la comtesse, car en la tenant il s'imaginait tenir les richesses qu'il comptait lui enlever.

« Lâche-la, ajouta Boutan, c'est une victime qui m'appartient. Oublies-tu qu'il y a peu d'années, ses gardes m'ont arrêté et menacé des galères et de la potence ? »

Si Boutan s'emparait de la comtesse et la tuait, Gibloux perdait son butin. Enhardi par la cupidité, ce misérable, s'efforçant de prendre un air magistral, répondit : « Ce n'est ni ta victime ni la mienne,

c'est celle de la nation, » et, montrant son large ruban tricolore, il ajouta : « Respecte mon écharpe, obéis à la loi.

— Ton écharpe ne vaut pas la mienne, » répliqua Boutan indigné, montrant à son tour sa ceinture chargée d'armes, « et voici la loi, » ajouta-t-il en saisissant son sabre et le levant sur la tête de Gibloux.

Gibloux pâlit, un frisson subit parcourut tout son corps, sa voix s'éteignit, et la main dont il tenait la robe de la comtesse retomba comme paralysée.

Alors Boutan remit son sabre dans le fourreau, saisit la comtesse et lui dit : « Marchons. » La comtesse allait le suivre, car elle espérait qu'on oublierait sa fille, toujours cachée dans la petite armoire ; mais Marianne, poussant un cri d'horreur, et Michel, oubliant que Boutan était cent fois plus fort que lui et armé jusqu'aux dents, se jetèrent sur ce colosse. Boutan, que n'étonnait aucun péril, resta un instant confondu de leur témérité. La comtesse profita de cet instant de calme, et dit à son ennemi : « Monsieur, si mes gardes vous ont arrêté, ne vous ai-je pas délivré et servi ?

— Taisez-vous.... repartit Boutan, vous autres, lâchez-moi.

— Non, répondirent ensemble le mari et la femme, ou bien lâche-la. »

Boutan grinça des dents et prit un de ses pistolets, puis changeant d'idée, il appuya sa large main sur l'épaule de Michel, le fit plier et asseoir sur une chaise, où ce pauvre homme demeura comme cloué ; Marianne rudement repoussée renonça aussi à une résistance évidemment inutile ; et Boutan entraînait sa victime gémissante, lorsque, s'élançant tout éplorée du fond de sa retraite, Laure vint se jeter à ses pieds.

« Monsieur, Monsieur ! s'écriait-elle, ayez pitié de ma pauvre maman ! c'est elle qui vous a délivré, qui a donné à manger à votre femme et à vos enfants mourant de faim ; c'est elle qui vous a procuré les moyens de gagner votre vie, ne lui faites pas de mal ! s'il vous faut une victime, prenez-moi, tuez-moi, massacrez-moi, mais que mon sang vous suffise.

— Ah ! Monsieur, ne l'écoutez pas, interrompit la mère tremblante pour sa fille, c'est une enfant, elle n'a pu encore

offenser personne, elle ne peut inspirer aucune crainte. Épargnez-la, et partons. »

Une émotion profonde avait ôté la voix à Boutan ; mais habitué à se maîtriser et à sacrifier tout à sa vengeance, il se remit bientôt et répondit: «Paix, et suivez-moi.» Puis les prenant chacune par un bras et s'apprêtant à sortir, il dit à Michel, à sa femme et à Gibloux, demeuré dans un coin comme une statue : « Écoutez bien : Ces femmes ne sont pas venues ici ; vous ne les avez pas vues, vous ne m'avez pas vu non plus. Malheur à qui me suivra ou jasera! » A ces mots il partit et emmena ses captives, à travers le bois. Presqu'aussitôt Gibloux s'en alla.

Michel restait toujours assis et immobile. « Tu es un lâche, et moi aussi, s'écria Marianne en se tordant les mains ! nous devions mourir pour elles. Boutan va les égorger dans la forêt. » Michel n'était pas un lâche, mais sentant l'infériorité de ses forces, il ne voulait pas se faire tuer pour rien. « Femme, dit-il, en se levant tout à coup, et prenant un fusil que lui avait autrefois donné le comte, mais dont il ne savait guère se servir ; femme mets-

toi en prière, prie pour elles et pour moi. Adieu. — Va, mon ami, sauve-les; je vais prier de toute mon âme. » Michel était déjà sur les traces de Boutan, qu'il découvrit à travers les arbres au clair de la lune, et qu'il suivit de loin dans l'intention de lui tirer un coup de fusil comme à une bête féroce et de délivrer les deux prisonnières. L'idée de tuer un homme et de le tuer par surprise lui faisait horreur, mais cet homme allait commettre un double assassinat sur deux femmes innocentes et sans défense, Michel ne pouvait ni l'attaquer autrement, ni implorer aucun secours. Il fallait ou laisser égorger ses bienfaitrices, ou tuer leur ingrat et féroce ennemi: Michel ne balança plus. Il pressa le pas, résolu à tirer; il mit en joue, mais une subite crainte le retint: il n'était pas très-adroit. Quel désespoir, s'il manquait Boutan et tuait la comtesse ou sa fille marchant à côté de cet homme! Pour être plus sûr il voulait s'approcher davantage, mais de temps en temps il y avait des clairières qui le forçaient à se tenir beaucoup trop loin, et puis Boutan se retournait parfois, et Boutan pouvait l'aperce-

voir. Ainsi Michel ne trouva pas l'occasion qu'il cherchait.

Les deux pauvres dames se donnant la main marchaient à la mort en se recommandant à Dieu. La triste clarté de la lune, glissant à travers le feuillage, éclairait leurs figures pâles, défaites, sillonnées de grosses larmes. Elles passaient dans ce bois silencieux comme la brebis plaintive que le loup cruel entraîne à sa tanière. Elles marchaient depuis une heure, au milieu des ronces déchirantes, tantôt s'y embarrassant les pieds, tantôt heurtant contre une pierre ou contre une racine inaperçue; elles étaient accablées de fatigue.

Laure sentait trembler ses jambes défaillantes, et sa mère s'efforçait de la soutenir, car elle ne doutait pas qu'aussitôt que l'une d'elles ne pourrait plus aller, Boutan ne les immolât sur la place. Laure s'affaiblissait à chaque pas, bientôt elle devint trop pesante pour les forces de sa mère, et enfin elle tomba.

« C'est donc ici qu'il faut mourir, s'écria la comtesse en se jetant sur sa fille et la couvrant de son corps. — Morbleu,

dit Boutan sans répondre à Clara, encore près d'une lieue ! » Ce mot rassura un peu la comtesse ; l'instant fatal n'était donc pas encore venu : Boutan prit Laure sur un bras, et entraînant la comtesse de l'autre main, il continua de marcher. Le bois devenant trop épais, il regagna la route et bientôt on vit de loin une troupe d'hommes armés de piques et de fourches qui s'avançaient en tumulte et chantaient des chansons révolutionnaires ; deux ou trois seulement avaient de mauvais fusils. Cette bande allait incendier un château situé à plusieurs lieues. Quand elle fut assez près, une voix sourde cria : « qui vive !

— Sans-culotte ! » répondit Boutan, en posant à terre la pauvre Laure, qui s'appuya contre sa mère. « Si on m'attaque, leur dit Boutan, couchez-vous là, pour éviter les balles. » Et lui-même s'était arrêté. La bande approchait toujours.

« Bonsoir, frère, dit le chef.

— Bonsoir, répondit Boutan.

— D'où viens-tu, où vas-tu, et qui sont ces femmes ?

— Je viens de là-bas, je vais où je veux, et ces femmes sont sous ma garde.

— Comment t'appelles-tu?

— Sans-culotte.

— Mais ton nom ?

— Il est sur la lame de mon sabre, veux-tu le lire ? Et déjà Boutan frémissait d'impatience et de colère.

— C'est un noble déguisé, crièrent plusieurs voix; ce sont des nobles qui émigrent, arrêtons-les. » Aussitôt ces hommes baissent leur fourches et leurs piques, et menacent Boutan.

« Vite à terre, » dit Boutan aux dames, qui obéissent machinalement; il renverse le chef prêt à le saisir, les balles et la mitraille de sa terrible espingole font un affreux ravage dans cette troupe de bandits; il les écarte à coups de crosse, et deux coups de fusil, partis du bois presqu'en même temps précipitèrent leur déroute. « Partons, dit Boutan en remettant son arme et relevant les dames consternées, qu'il pousse devant lui. Michel s'apprêtait à le suivre, lorsqu'un des bandits tirant au hasard l'atteignit d'une balle qui, sans le blesser grièvement, retarda sa marche et lui fit perdre de vue les comtesses et Boutan. Une heure après on arriva par

un chemin de traverse à une petite maisonnette isolée. Boutan frappe, une voix tonnante comme la sienne demande qui va là. Boutan se nomme, la porte s'ouvre, et un homme de moyenne taille, aux formes athlétiques, portant aussi une barbe longue et d'épaisses moustaches, lui tend la main; ils paraissent s'entendre des yeux. Boutan fait entrer les dames, et dit à son hôte : « Enfermons-les dans une chambre écartée. » On les enferme et elles restent seules livrées aux plus terribles appréhensions.

Au bout d'un quart d'heure, Boutan revint et adresse ce discours à la comtesse: « Je n'aime ni à parler ni à entendre parler du bien qu'on m'a fait, mais je sais m'en souvenir. Quand vous serez au delà des frontières, nous serons quittes. Confiez-vous à votre hôte ; Robure est mon ami. Vous passerez ainsi de mains en mains jusqu'à Strasbourg et de là en pays étranger. Suivez exactement les conseils de vos guides, vous vous sauverez ; sinon, vous périrez et ce sera votre faute. Avez-vous de l'argent?

— Non, Monsieur, M. Gibloux nous a surprises.

— Il faut un peu d'argent, en voilà; c'est tout ce que je possède, je l'ai emporté pour vous. »

Comme la comtesse hésitait, ne sachant d'où venait cet argent : « Prenez, prenez sans crainte, ajouta Boutan, c'est de l'argent bien gagné, je suis de ces sans-culottes qui tuent et ne volent pas. Ne confondez jamais Boutan avec Gibloux. On va vous apporter à manger, vous vous reposerez un peu, ensuite Robure vous conduira plus loin, il me l'a promis foi de sans-culotte. Vous apprendrez ce que vaut cette parole. Adieu. » A ces mots il se retira en fermant la porte à double tour.

«Maman! dit Laure tout bas à sa mère, en se jetant dans ses bras, il ne va donc pas nous tuer?

— Non, ma fille, au contraire il veut nous sauver, parce que nous l'avons sauvé, lui et sa famille. Eh bien! si j'eusse écouté les remontrances de la marquise, il serait aux galères, sa femme et ses enfants demanderaient l'aumône ou seraient morts de besoin, et nous, nous serions emprisonnées ou massacrées. C'est ainsi que tôt ou tard Dieu récompense la charité.

— Qui aurait pu deviner que cet homme si féroce, et en apparence si ingrat, deviendrait notre libérateur ? mais pourquoi donc cet effrayant silence pendant toute la route ?

—Peut-être, ma fille, il craignait d'être rencontré dans le pays où lui et nous sommes connus de tout le monde. Tu ne sais pas qu'il serait perdu si on soupçonnait qu'il nous a fait évader. Peut-être aussi lui repugne-t-il d'adresserà des nobles des paroles de paix et de reconnaissance.

— Quoi ! il s'expose ainsi pour nous ? et il nous donne tout ce qu'il possède ! Quelle générosité ! Ah ! pourquoi faut-il qu'avec de pareilles vertus, il se livre à des actions si barbares.

— C'est, ma fille, que Boutan est athée, et que la vertu humaine s'égare toujours lorsqu'elle n'est pas éclairée par la religion. Mais nous ne sommes pas sauvées ; il nous reste beaucoup de chemin à faire, et toute la France est couverte d'hommes armés contre les nobles et les prêtres, et poursuivant les personnes qui tentent de quitter un pays où tant de périls les menacent. Nous rencontrerons souvent des bandes.

pareilles à celles qui nous a tant effrayées cette nuit. Fasse le Ciel que nos conducteurs aient le courage et l'adresse de nous préserver! Peut-être regretterons-nous de n'être plus sous la protection de Boutan.

— O maman, que la France est donc malheureuse!

— La France a offensé Dieu, et Dieu punit les peuples coupables comme il punit les individus. »

Elles priaient, lorsque Robure leur apporta à manger. Boutan lui avait tout conté en les lui recommandant; il les vit à genoux et sourit d'un air affreux. « Mangez vite et couchez-vous, dit-il; dans quatre ou cinq heures je viendrai vous prendre; souvenez-vous que vous êtes ma belle-sœur et ma nièce, ajouta-t-il en se retirant.—Maman, s'écria Laure, le bon Dieu nous rend aujourd'hui la nourriture que nous avons donnée à la famille de Boutan.»

Michel, plutôt engourdi que blessé par la balle qui l'avait atteint, se désolait d'avoir perdu les traces de ses amies. Soudain Boutan paraît à dix pas de lui au détour d'un chemin. Michel, le voyant revenir seul, ne doute plus qu'il n'ait tué les deux

dames; le désespoir l'emporte, il ajuste Boutan, lâche les deux coups à la fois et le manque.

« Mal tiré, dit froidement le sans-culotte, mais du moins tu n'es pas ingrat; touche là, et soyons amis, ajouta-t-il en lui tendant la main.

— Non, jamais, répondit Michel en se reculant ; tu as tué mes bienfaitrices et les tiennes.

— Je les ai sauvées, répliqua Boutan.

— Vrai?... s'écria le bûcheron.

— M'as-tu jamais vu mentir? » Effectivement cet homme terrible dédaignait le mensonge comme une lâcheté.

« Mais à qui les as-tu confiées? reprit Michel.

— A des amis qui les mèneront à la frontière. Écoute, Michel, ton fils aîné a jasé dans le bois avec mon George, qui nous a dit que la comtesse était chez toi : Gibloux les aura entendus. Corrige ton drôle pour lui apprendre à se taire. Adieu, je prends ce chemin, prends celui-là, et malheur à qui jasera. »

Arrivé à la chaumière, Michel dit à son fils aîné : « Louis, tu as dit ce que ta mère

t'avait recommandé de cacher. C'est toi qui es cause que les bonnes comtesses ont été découvertes et emmenées, Dieu sait où! nous-mêmes peut-être nous serons arrêtés et tués; que cette leçon te suffise, et souviens-toi que la désobéissance et l'indiscrétion d'un enfant peuvent perdre sa famille entière.» Louis, qui s'accusait déjà lui-même, pleura beaucoup, et pria le bon Dieu de faire que son indiscrétion n'eût de suites funestes pour personne.

Quand Robure vint chercher les dames, la pauvre Laure eut bien de la peine à se réveiller; pourtant elle se fit peu attendre. Robure les conduisit par des chemins détournés à quelques lieues de là chez un ami qui les mena lui-même à un autre, et elles arrivèrent ainsi à un petit village près de Strasbourg où le comte leur avait donné rendez-vous. A chaque pas c'étaient des transes nouvelles; partout elles virent la population armée s'agiter comme dans un effrayant délire: on blasphémait le saint nom de Dieu, on méprisait l'autorité du roi, on menaçait sa personne, on poursuivait les émigrants, on dévastait leurs propriétés, on arrêtait les voyageurs, on criait à

la trahison ; dans plusieurs endroits on pillait, on brûlait et on massacrait. « Hélas ! disait Laure, c'est donc là ce qu'on appelle une révolution ! — Oui, ma fille, et sans doute ce n'est encore que le commencement. — Dieu du ciel ! s'écria Laure, épargnez-nous la douleur de voir le reste, et conduisez-nous avec mon papa en un pays plus tranquille. »

Le dernier guide leur dit : « Vous êtes nobles, vous émigrez » Ces mots firent trembler la comtesse et Laure. « Ni moi, reprit-il, ni aucun sans-culotte ne peut vous aider à émigrer. Je vais donc vous confier à une royaliste de ce village ; elle peut vous aider, elle, c'est son devoir et elle le fera. Elle en a aidé bien d'autres. Je le sais, mais je ne veux pas le savoir, parce qu'autrefois elle m'a rendu un service dont le souvenir ne sortira point de là, » et il frappait son cœur. Cet homme les conduisit en effet chez une dame Rolland, qui les reçut fort bien, et se chargea d'aller elle-même au rendez-vous où déjà le comte devait être arrivé, car la comtesse et sa fille, allant tantôt à pied, tantôt en charrettes et souvent retardées par des causes

diverses, avaient perdu beaucoup de temps. On était alors au 30 juillet 1791. Les personnes chez qui Auguste devait descendre et se cacher en attendant sa famille, étant royalistes aussi, connaissaient parfaitement madame Rolland, et lui dirent qu'on ne l'avait pas encore vu. L'inquiétude de sa femme et de sa fille fut aussi vive que juste. On ne parlait alors que d'insurrections populaires, de rebellions de troupes, de sang répandu ou à répandre, de la fuite et de l'arrestation du roi et de la famille royale ramenés à Paris et gardés à vue. On prévoyait que les serviteurs fidèles, déjà menacés hautement, seraient victimes de leur dévoûment à un prince malheureux, et Laure et Clara tremblaient que le comte ne fût de ce nombre.

Un soir, il arriva tout déguisé en mendiant et grièvement blessé. Retenu par les ordres du roi au-delà du terme fixé, d'abord il avait été contraint de voyager sous divers déguisements et souvent de se cacher dans les bois ou chez quelque bon royaliste; mais presque tous les amis du roi restés en France étaient déjà si exac-

tement surveillés par les factieux et tellement effrayés, que nul n'osait le garder plus d'un jour. Il portait cousues dans la doublure de son habit trois lettres du monarque adressées : l'une à l'empereur d'Allemagne, l'autre au roi de Prusse, la troisième au prince de Condé, qui dirigeait les mouvements des émigrés français prêts à se réunir aux armées prussiennes et autrichiennes. Connaissant la teneur de ces lettres, le comte savait que, si elles tombaient entre les mains des factieux, le monarque était perdu, et cette considération puissante lui faisait prendre des précautions qu'il aurait peut-être dédaignées pour lui-même. Cependant à une vingtaine de lieues de Strasbourg, marchant par une nuit sombre et pluvieuse, il rencontra une patrouille. Au cri de qui vive il prit la fuite; on tira sur lui, une balle lui traversa l'épaule. Heureusement le sang coula peu d'abord et se perdit dans ses habits, de sorte qu'il put gagner un petit bois sans laisser de traces. Heureusement encore le curé d'un village peu éloigné, homme craignant Dieu et fidèle à son roi, savait un peu de médecine et de chirurgie.

Ce vénérable et courageux ecclésiastique reçut le comte, le pansa et le cacha deux jours; ensuite M. de Saint-Val, impatient de remplir sa mission et de revoir sa famille, sentant d'ailleurs empirer son mal, voulut profiter du peu de force qui lui restait pour arriver à Strasbourg, d'autant plus qu'il faudrait faire cette route à pied, afin de s'échapper par les traverses s'il se présentait quelque péril. Le comte partit donc avec un guide intelligent et sûr, et eut beaucoup de peine à se traîner jusqu'au village où on l'attendait. Sa blessure, visitée le soir même par un habile médecin appelé de la ville, fut déclarée mortelle. La balle était restée dans les chairs; la fatigue avait envenimé la plaie.

Prévenues de l'arrivée du comte et de ses souffrances, Clara et Laure accoururent bien affligées, et lui prodiguèrent les plus vives marques de tendresse; son courage les rassura un peu, mais la déclaration du médecin, qui les suivit de près, les jeta dans le plus affreux désespoir. Monsieur de Saint-Val, désolé lui-même d'être enlevé à sa femme et à sa fille dans un moment si terrible, ne parut songer

qu'à les consoler. « Je meurs, disait-il, pour mon Dieu et mon roi, mon sort est digne d'envie; ne me plaignez donc pas, armez-vous d'une chrétienne résignation, soyez toujours fidèles à la loi de Dieu, et en quelqu'endroit que sa volonté vous conduise, soyez sûres que sa protection ne vous manquera jamais. »

Il croyait que c'était Michel qui les avait amenées; lorsqu'il sut que c'était Boutan et, de lieux en lieux, des amis de Boutan, il leva les yeux au ciel et s'écria : « O mon Dieu, ce sont là de vos œuvres! Ces hommes seuls pouvaient sauver ma famille, et votre impénétrable Providence a voulu que ma famille sauvât ce braconnier que vous lui réserviez pour guide! » Monsieur de Saint-Val croyait aussi que sa femme apportait le dépôt confié à Michel. « Non, répondit Clara; nous avons été surprises et emmenées à l'improviste, et je n'ai point osé parler de ce dépôt à Boutan, de peur de compromettre l'honnête Michel; mais avant de nous quitter, Boutan, qui avait emporté toutes ses épargnes, me les a données. « Dieu de miséricorde, s'écria le comte, lorsque vous jugerez cet homme de

sang, ah! je vous en supplie au nom de votre divin fils, tenez-lui compte de cet acte héroïque de reconnaissance et de charité, et que cette bonne action atténue tous ses crimes.

— Et, papa, reprit Laure, il s'est battu pour nous contre une bande de brigands, et il les a mis en fuite. Sans doute Dieu combattait avec lui; mais tant que je vivrai je n'oublierai pas ce que nous lui devons; et tous les jours de ma vie, après avoir prié pour maman et pour toi, je prierai pour lui. Ah! que je serais heureuse si Dieu touchait son cœur et le ramenait à notre sainte religion!

— Quel homme que ce Boutan, disait le comte! et combien il y a d'hommes de cette trempe dans son malheureux parti, où l'on s'obstine imprudemment à ne voir que des pillards, des intrigants et des lâches. On se promet de les effrayer et de les dompter au premier effort. Les menaces qu'on leur prodigue rendront les braves plus intrépides, la peur donnera du courage aux plus poltrons, cette immense société des Jacobins entraînera toute la nation aux combats; et si les émigrés et les rois alliés ne parviennent pas à étouffer

la révolution dans une seule campagne, la révolution, s'irritant par le péril, écrasera toutes les armées de l'Europe et ira elle-même bouleverser les États voisins. Mon amie, c'est à présent que s'accomplit la sinistre prédiction de notre vénérable chapelain : nous fuyons devant nos vassaux révoltés; tu as été heureuse de trouver un asile chez Michel et de profiter de la protection de Boutan. Les horreurs de la guerre civile vont se joindre aux horreurs de la guerre étrangère, la France n'est plus habitable pour vous; ah! fuyez notre malheureux pays, que la colère du Ciel frappe des plus terribles fléaux; fuyez loin, fuyez jusqu'au bout de l'Europe si vous voulez être en sûreté, partez vite, tous les jours le danger s'accroît; passez le Rhin cette nuit, ce soir même, et que j'aie au moins en mourant la consolation de vous savoir à l'abri des atteintes de vos ennemis.»

La comtesse et Laure, fondant en larmes, refusèrent de le quitter; il céda sans trop de peine à leurs instances, car il sentait que le retard ne serait pas long. En effet avant l'aurore il reçut le dernier sacrement, et expira la nuit suivante entre

les bras de sa femme et de sa fille. On craignit d'abord qu'elles ne pussent lui survivre, tant leur désespoir fut violent; mais on fit sentir à Laure qu'elle devait songer à consoler sa mère, et à Clara qu'elle devait se conserver pour sa fille. Grâce aux pieuses exhortations du respectable ecclésiastique qui assistait aux derniers moments de M. de Saint-Val, leur douleur, sans être moins profonde, s'adoucit par la résignation.

Le comte de Saint-Val, naguère haut et puissant seigneur, maître de deux châteaux superbes et d'immenses propriétés, fut inhumé furtivement dans l'humble cimetière du village, et il laissait pour tout héritage à sa femme et à sa fille quatre louis trouvés dans sa bourse. Ces quatre louis, joints aux dix-sept donnés par Boutan, composaient toute la fortune de nos fugitives lorsqu'elles franchirent le Rhin. Ecrire à Michel et redemander le dépôt confié à sa probité, c'était risquer à la fois de perdre cette importante ressource et de sacrifier ce brave homme. La comtesse et Laure préféraient s'exposer elles-mêmes à tous les malheurs.



CHAPITRE VII.



Le doigt piqué. — Résignation et générosité.

Madame Rolland leur avait donné une lettre de recommandation pour un de ses cousins, attaché à une des Eglises de Lubeck où les deux dames voulaient se rendre suivant les derniers conseils du comte. En arrivant à cette ville, après un voyage long et bien triste, Clara et sa fille allèrent porter à l'abbé de Saint-Pierre la

lettre de sa parente. C'était un vénérable vieillard plein de politesse et de bonté ; il les reçut comme le méritaient leur caractère et leur infortune, car la lettre fort détaillée contenait toutes les explications désirables. Apprenant d'elles-mêmes qu'elles avaient peu d'argent et qu'elles désiraient se procurer un logement et de l'ouvrage, le bon abbé, après avoir hésité un peu, leur proposa de les présenter à une de ses plus vertueuses pénitentes, madame Dupré, d'origine française, et propriétaire d'un magasin de lingerie, le premier de Lubeck. Cette offre fut acceptée avec reconnaissance, M. de Saint-Pierre observant qu'ainsi on aurait à la fois les deux choses demandées, un logement et du travail. Il les conduisit donc à l'instant même chez madame Dupré.

Quoique madame Dupré fût sensible et généreuse, et qu'elle tînt beaucoup à ne pas désobliger monsieur de Saint-Pierre, elle ne paraissait pas fort disposée à se charger des deux personnes qu'il lui recommandait avec tant de chaleur. M. de Saint-Pierre ne les connaît, pensait-elle, que par la lettre de sa parente, qui elle-

même les a vues peu de jours. Leur infortune intéresse, et on leur prête toutes les perfections humaines; mais, quand je les aurai chez moi, et qu'il faudra les nourrir, les loger et les payer, leur travail m'indemnisera-t-il de mes avances? sauront-elles se résigner à leur sort, et oublier leur ancienne fortune pour se conformer aux devoirs de leur nouvelle condition? Cela n'est pas vraisemblable: elles voudront toujours être comtesses, et jamais ouvrières; elles travailleront peu et mal, car des femmes de cette classe n'aiment pas le travail; elles seront mécontentes de tout, elles prendront de grands airs qui blesseront leurs compagnes; celles-ci se plairont à les mortifier, le trouble sera dans ma maison, et je n'y ramènerai la paix qu'en les renvoyant. Mieux vaudrait ne les pas recevoir. D'ailleurs je viens d'emprunter pour acheter ce fonds, je dois penser à m'acquitter au plus vite, et pour cela il me faut, non pas des comtesses, mais de bonnes ouvrières. Ainsi je ne les prendrai pas chez moi, c'est décidé; mais je leur donnerai chaque mois un petit secours. Toutes ces réflexions très-justes lui

étaient venues à l'esprit pendant le discours un peu long du respectable abbé; déjà elle ouvrait la bouche pour lui répondre, et l'expression de sa figure annonçait un refus désespérant, lorsque, jetant un regard scrutateur sur les deux Françaises comme pour s'affermir dans sa résolution, elle changea tout à coup de pensée et de visage, et déclara d'un air satisfait qu'elle acceptait avec plaisir la proposition de ces dames, qui pourraient entrer en fonctions à l'instant même, si cela leur convenait. M. de Saint-Pierre s'empressa de la remercier; les dames, qui avaient craint de n'être pas admises, pleuraient de joie et de reconnaissance. Clara témoigna sa gratitude avec une noble simplicité, dont la lingère parut fort contente; mais Laure, la pauvre Laure qui savait combien il leur restait peu d'argent et qui tremblait que sa bonne mère, déjà navrée de chagrins, n'eût bientôt à souffrir les plus dures privations, Laure saisit la main de madame Dupré, et la pressa contre ses lèvres en l'arrosant de ses larmes. « Ah! Madame, s'écria-t-elle, vous nous sauvez la vie, nous ne l'oublierons jamais, nous n'épar-

gnerons rien pour reconnaître ce bienfait, et le bon Dieu vous en récompensera.

— Mais, fit observer M. de Saint-Pierre, s'adressant à madame Dupré, vous n'étiez pas si bien disposée tout à l'heure? — Cela est vrai, répondit la lingère. — Apprenez-moi, de grâce, ce qui a pu vous faire si brusquement changer d'avis. — Un simple coup d'œil jeté sur la main de ces dames. — Et qu'y avez-vous donc vu? — Regardez; elles ont l'index de la main gauche criblé de piqûres d'aiguille. J'en ai conclu qu'elles avaient l'habitude et par conséquent le goût du travail, car leur ancienne position leur permettait de faire seulement ce qui leur plaisait; cette remarque a dissipé toutes mes craintes.

— Pourtant, reprit la comtesse, ces doigts piqués nous ont valu bien des railleries de la part d'une dame, autrefois très-riche, aujourd'hui fugitive et pauvre comme nous. — Certainement, elle sera moins heureuse que vous, repartit la lingère. On a déjà vu ici beaucoup de grands seigneurs et de grandes dames, qui, après avoir épuisé leurs faibles ressources, et ne

trouvant plus à emprunter, ne pouvant d'ailleurs se résoudre à travailler ou ne le sachant pas, ont souffert toutes sortes d'humiliations et toutes les angoisses de la misère. Leur exemple doit apprendre au monde qu'après Dieu et la vertu, le meilleur ami de l'homme c'est le travail. Un bon état est une ressource plus rassurante que la plus grande fortune. »

Après le départ du bon abbé, la lingère dit à Clara : « J'occupe une douzaine d'ouvrières, elles sont douces et polies, pourtant quelques-unes pourraient bien se rendre jalouses et railleuses, si vous conserviez ici votre titre de comtesse et si l'on avait pour vous des égards particuliers; que faire? — Ce qu'il vous plaira, Madame; ma fille et moi, nous nous appelons Laure et Clara, ces noms nous suffisent; nous sommes ouvrières et nous ne demandons pas à être traitées autrement que nos compagnes; vous nous trouverez toujours aussi soumises et aussi respectueuses que toutes les autres. » Ces paroles prononcées avec un air de modestie et de franchise rassurèrent si bien Mme Dupré et lui plurent tant, qu'elle invita les dames à dîner avec elle et

à se reposer tout le reste du jour. Puis elle leur assigna une petite chambre où elles seraient seules, et les y mena sur-le-champ. Elle envoya aussi chercher à la diligence leur bagage consistant en un très-petit paquet, et dès ce moment nos deux émigrées furent définitivement installées dans la maison. Au dîner, madame Dupré parut aussi prévenante que ses nobles hôtesses se montraient modestes et réservées. « Puissions-nous, dit Clara en rentrant dans sa petite chambre, passer chez cette femme bienveillante tout le temps de notre exil et la satisfaire toujours ! Ma fille, ce n'est pas ici le château de Saint-Val ; mais dans le plus simple asile et dans la plus humble condition, on peut être heureuse quand on est pieuse et sage.

—Je t'assure, maman, que si je regrette notre fortune, c'est pour toi seule. Écoute, chère maman, tu n'as plus tes domestiques ; malgré toute ta raison cela te paraîtra dur. Eh bien ! je les remplacerai. Ta fille deviendra ta femme de chambre et sera bien heureuse de te servir. Ah ! quoi que je puisse faire pour toi, bonne maman, jamais je ne te rendrai tous les soins que

tu m'as prodigués dans mon enfance et jusqu'à ce jour. »

La comtesse, charmée de la piété filiale de Laure, l'embrassa tendrement et protesta qu'elle saurait bien se servir elle-même ; mais Laure répondit : « Oh! laisse-moi, je t'en prie, te soigner à mon tour comme tu me soignais autrefois ; tu verras que je serai aussi une bien bonne petite maman.» Cette touchante naïveté fit sourire Clara, qui céda enfin aux louables désirs de sa fille. Dès ce moment, Laure redoubla pour elle de prévenances et de sollicitude, et plus d'une fois, dans la suite, la comtesse, attendrie jusqu'aux larmes, lui disait en la pressant contre son cœur : « Laure, Laure, tu gâtes ta fille ! » et Laure, bien contente, répondait : « Ah ! que je voudrais pouvoir la gâter davantage ! »

Le lendemain de bonne heure, la mère et la fille étaient levées et attendaient madame Dupré, qui, très-satisfaite de les trouver si matinales, leur dit : « Je vais vous annoncer à l'atelier et je reviens vous prendre.» Les ouvrières étaient déjà toutes arrivées. Madame Dupré leur recommanda bien en sortant d'avoir pour leurs nouvel-

les compagnes les égards que l'on doit toujours au malheur. « Les pauvres dames! disaient les meilleures de ces jeunes personnes, qu'elles sont à plaindre! elles étaient riches, les voilà pauvres et réduites comme nous à vivre du travail de leurs mains, et elles n'y sont pas comme nous habituées dès l'enfance! — Voyez donc le beau malheur! répondit Ninna, brune de vingt-deux ou vingt-trois ans, au cœur sec, à l'œil dur; nous travaillons bien, pourquoi ne travailleraient-elles pas? valent-elles mieux que nous? Oui, plaignez-les, vous ne les plaindrez pas toujours. Elles voudront faire ici les grandes dames comme dans leur château, elles vous parleront du haut de leur grandeur; elles daigneront à peine vous regarder; heureusement nous en serons bientôt débarrassées, car elles ne sauront ni ne voudront rien faire, et madame Dupré les chassera. — Paix! les voici, » dit une autre voix.

On s'attendait à voir entrer deux femmes moins humiliées qu'indignées de leur chute, et conservant sur leur toilette fanée les prétentions et la marque d'un rang

qu'il fallait oublier, et d'une fortune qu'elles n'avaient plus. On trouva tout le contraire. Clara et sa fille portaient encore les humbles vêtements empruntés à Marianne; quelques riens ajoutés à ces habits noirs montraient qu'elles étaient en deuil; elles avaient l'air très-distingué, mais décent et modeste; si leurs yeux rouges et gonflés montraient qu'elles pleuraient beaucoup, l'air de douce et profonde résignation répandu sur leur visage pâle, montrait aussi qu'elles ne pleuraient pas les biens de ce monde, et leur deuil annonçait qu'elles avaient fait une perte bien plus sensible. Ce premier coup d'œil disposa en leur faveur presque toutes les personnes de l'atelier, mais non point Ninna, qui, étant la première brodeuse de la ville et la première ouvrière de la maison, croyait que son talent et sa place la mettaient au-dessus des convenances les plus respectées. La lingère plaça les dames à côté l'une de l'autre entre les deux ouvrières les mieux élevées, leur donna leur tâche et partit pour une affaire qui l'appelait à l'autre bout de la ville. Certes, personne n'était moins orgueilleuse

que Clara; mais, lorsqu'elle se vit avec sa fille au milieu de tant de femmes étrangères et parlant une langue qu'elle ignorait; quand elle se trouva simple ouvrière dans un atelier éloigné de plus de deux cents lieues de son pays; quand une maîtresse allemande lui donna ses ordres et une tâche, la pauvre comtesse ne put se défendre d'une émotion bien pénible; tous ses plus désolants souvenirs se réveillèrent, toutes les plaies de son cœur se rouvrirent; elle laissa tomber sur ses genoux l'ouvrage qu'elle venait de prendre, et, baissant la tête, elle pleura en silence. La bonne Laure, qui la regardait à la dérobée, voyant pleurer sa mère, se mit à pleurer aussi. Elle n'osait lui parler pour la consoler, de peur d'attirer l'attention de leurs compagnes; mais elle se pencha comme pour considérer l'étoffe donnée à sa mère, lui baisa tendrement la main et lui dit à l'oreille : « Du courage, maman, ta fille t'en prie. » Cette caresse et ces douces paroles remirent un peu Clara, elle essuya ses yeux et voulut enfiler son aiguille; mais toujours de nouvelles larmes obscurcissaient sa vue; elle y perdit beaucoup de

temps et ne put en venir à bout. Laure, s'apercevant qu'on les regardait, se désolait sur sa chaise ; à la fin elle prit l'aiguille des mains de sa mère, et comme elle avait elle-même les yeux remplis de larmes, elle ne réussit pas mieux. Il fallut que l'une de leurs voisines, touchée de leur peine, les priât de lui permettre de leur rendre ce petit service. Alors on entendit un rire moqueur à demi étouffé, et Ninna dit tout haut en allemand: « Ce que c'est que des ouvrières comtesses ! il leur faut des domestiques pour enfiler leur aiguille ! pourtant elles remercient, c'est déjà quelque chose. Il paraît qu'en France les fleurs de broderies poussent comme celles des jardins, car ces dames arrosent leur ouvrage et attendent qu'il se fasse tout seul. » Heureusement les pauvres dames n'entendirent point ces grossières impertinences. Trois ouvrières, amies de Ninna, éclatèrent de rire ; les autres, plus modestes et plus timides, n'osèrent pas montrer leur indignation.

Enfin, après une courte prière mentale, la comtesse, ayant repris un peu de calme, put se livrer à son travail, et Laure

devenue plus tranquille en fit autant. Au bout d'une demi-heure, Ninna, s'apprêtant à les railler encore, feignit d'aller prendre quelque chose au bout de l'atelier et jeta en passant un coup d'œuil sur leur ouvrage. Elle le trouva beaucoup mieux qu'elle ne s'y attendait et qu'elle ne l'aurait désiré; elle se mordit les lèvres et en retournant à sa place, elle dit, toujours en allemand : « Ce n'est pas trop mal pour des comtesses ! » D'autres ayant fait de la même manière le même examen, disaient : Non, non, ce n'est pas mal, car c'est si bien que personne au monde ne ferait mieux; et ces louanges très-méritées blessèrent profondément la jalouse Ninna. Ce fut bien pis lorsque madame Dupré à son retour eut l'imprudence de s'écrier en considérant la broderie de ces dames : « En vérité, je n'ai encore rien vu d'aussi parfait; Ninna, vous travaillez comme un ange; mais voici vos maîtresses ! il ne manque à cela qu'un peu plus de fraîcheur. « Cette observation fut un trait de lumière pour la méchanceté de Ninna déjà résolue à perdre ses rivales. « Bon, dit-elle, jamais ce qui sortira de leurs mains n'aura de fraîcheur. » Il lui était

d'autant plus facile de friper et de salir leur ouvrage, qu'étant la première ouvrière, elle ne sortait le soir de l'atelier qu'après toutes les autres, et elle ne manqua point de leur jouer ce tour perfide.

Dès le lendemain la comtesse parut tout à fait habituée à son nouvel état. Son assiduité, celle de sa fille étonnaient tout le monde, et leur politesse, leur complaisance, enchantaient leurs compagnes. Nouveau motif de jalousie et de haine pour Ninna, qui avec ses trois amies forma contre elles une cabale à laquelle personne ne tenta de s'opposer. Madame Dupré étant obligée de se tenir à son comptoir placé au rez-de-chaussée où l'on faisait la vente, Ninna gouvernait seule l'atelier. Chaque jour ce furent de mortifiantes railleries et de noires malices. Jusqu'alors toutes les ouvrières à leur tour avaient rangé et balayé l'atelier, et porté les ordures dans la rue. Ninna voulut que les corvées retombassent sur les dernières venues, c'est-à-dire sur les pauvres dames, et principalement sur Clara. Quand Laure essayait de le faire pour sa mère, Ninna l'en empêchait et savait trouver là une occasion de les gron-

der et de les humilier. Ainsi Clara devait tous les jours se lever bien avant les autres, et se coucher plus tard. Laure pleurait le matin en la voyant partir, et le soir en l'attendant. Une ouvrière ayant parlé à Clara en l'appelant *madame*, Ninna lui dit d'un ton aigre : « Il n'y a ici qu'une dame, c'est madame Dupré. » Depuis ce temps il fallut dire simplement Clara, et Ninna y prenait un insolent plaisir. Sans cesse on l'entendait crier comme une maîtresse hautaine commandant à sa servante : « Clara ! faites ceci ; Clara ! apportez cela ; Clara ! montrez-moi ce que vous avez fait ; Clara ! venez ici, attendez ; » et quand, lasse d'attendre, la comtesse demandait ce qu'on lui voulait, Ninna répondait : « Rien, j'ai changé d'idée. » Quelquefois elle disait : « Laure ! on frappe, allez ouvrir. » Et comme il n'y avait personne elle prétendait s'être trompée. Cette fille perfide les dérangeait ainsi afin que madame Dupré, voyant qu'elles faisaient peu de besogne, les prît pour des paresseuses. Si la fille et la mère répondaient à quelque question, ou se disaient un mot tout bas à l'oreille, c'étaient d'insupportables babillardes ; si

elles se taisaient, si des mortifications trop fortes leur arrachaient une larme, c'étaient des boudeuses et des pleureuses; si elles se montraient résignées, elles n'avaient pas de cœur.

A table, elles étaient toujours les dernières et les plus mal servies; Ninna ne leur donnait que les débris les plus répugnants, aussi bien souvent elles mangeaient leur pain sec. Alors Ninna riait sous cape, ou les grondait, ou les traitait de comtesses pour mieux leur faire sentir leur malheur. Enfin Laure, qui voyait dépérir sa bonne mère, prit le parti d'aller lui chercher un peu de nourriture chez un restaurateur voisin. Ninna s'en aperçut et se fâcha, déclarant qu'on voulait décrier madame Dupré en faisant croire qu'elle nourrissait mal ses ouvrières, et la comtesse défendit à sa fille d'y retourner. « Tu veux donc mourir, maman, dit Laure en gémissant lorsqu'elles furent retirées dans leur petite chambre. — Non, ma fille; Dieu sait que tu as encore besoin de moi, il me soutiendra. — Maman, il faut tout dire à madame Dupré. — Mon enfant, elle ne nous croirait pas,

car nous sommes chez elle depuis quelques mois seulement, et notre ennemie a sa confiance depuis plusieurs années. Résignons-nous, et Dieu nous protégera. »

Cependant Ninna, appuyée du témoignage de ses trois amies, disait à madame Dupré que les dames étaient des fainéantes ; qu'elles travaillaient malproprement ; qu'elles se refusaient aux corvées; qu'elles étaient fières avec tout le monde et très-difficiles pour la nourriture; enfin qu'elles donnaient le plus mauvais exemple. La maîtresse se laissa presque persuader : pourtant elle voulut tenter un dernier essai et confia aux deux dames un voile très-orné. Dérangées comme elles l'étaient, elles y mirent beaucoup de temps, et, quand elles le rendirent il se trouva fort sale et rempli de coups de ciseaux, mal voilés par de nombreuses reprises; c'était un tour de Ninna. Madame Dupré, très-mécontente, pensait à renvoyer les pauvres dames.

Le soir Clara descendit chez elle, protesta que ni sa fille ni elle n'avaient gâté le voile, et supplia la lingère de permettre

qu'elles fissent ce précieux ouvrage dans leur chambre, où personne n'entrerait. Madame Dupré y consentit. Le voile fut achevé avec une surprenante promptitude; la comtesse le rendit éclatant de fraîcheur, jamais rien de si parfait n'était sorti de la maison. Cela donna beaucoup à penser à madame Dupré, qui dit aux dames de retourner à l'atelier; mais le jour même elle prit des informations secrètes auprès de ses plus sages ouvrières. Toutes justifièrent Clara et Laure. Elle apprit avec une douloureuse indignation les coupables procédés de Ninna; et s'étant mise aux aguets, elle vit de ses yeux la perfidie de cette fille, et dans sa juste colère elle la chassa d'une manière éclatante. Ninna partit honteuse et désespérée. Elle pensait à sa mère, et elle sentait bien qu'elle ne trouverait pas une aussi bonne place, car elle était la mieux payée.

Ninna avait de grands défauts sans doute, mais elle avait aussi une bien grande qualité : elle aimait sa mère mille fois plus qu'elle-même; elle lui donnait la totalité de son gain, et c'était la seule ressource de cette femme presque octogénaire. Tou-

tes ses compagnes le savaient, excepté Laure et Clara. Une heure après le départ de Ninna, sa malheureuse mère, appuyée sur un bâton et soutenue par une vieille voisine, vint tout en pleurs demander grâce pour sa fille. Madame Dupré, dont la colère durait encore, demeurait inexorable; les ouvrières paraissaient vivement émues; cependant aucune n'osait dire un seul mot; Clara elle-même pleurait et se taisait.

La pauvre mère de Ninna, désespérant de fléchir le courroux de madame Dupré, dit en levant les yeux au ciel : « Il faut donc mourir de misère ? allons-nous-en, ma voisine. » Ces désolantes paroles déchirèrent le cœur de la sensible Laure ; elle s'élança de sa place, courut se jeter aux genoux de madame Dupré, et par ses larmes et ses instantes prières, auxquelles vint se joindre la généreuse comtesse, elle parvint à obtenir la grâce de la coupable. « Mais à condition, dit madame Dupré, qu'elle viendra en présence de toutes ces demoiselles vous demander pardon, et qu'elle se mettra à genoux devant vous, comme vous venez de vous mettre à genoux devant moi. » Madame Dupré dont le cœur

était bon, consola ensuite la pauvre mère, l'aida à descendre l'escalier et la reconduisit jusqu'à la rue. Pendant son absence toutes les ouvrières s'empressèrent de témoigner aux deux dames l'admiration qu'inspirait leur charitable et noble conduite envers leur ennemie. Lorsque Ninna revint, madame Dupré l'amena devant les dames et exigea malgré les instances de Clara et de Laure qu'elle leur demandât pardon à genoux. Elle fit un violent effort sur elle-même et obéit en s'écriant : « O ma mère! » Puis elle dit en sanglotant : « Mesdames, je vous demande pardon. » Alors son orgueil révolté lui coupa la voix, elle paraissait étouffer de douleur et de honte. Cependant madame Dupré voulait encore des excuses plus complètes ; mais la comtesse et Laure se déclarant satisfaites se hâtèrent de la relever et de lui donner le baiser de paix. « Soyons amies, je vous en prie, Mademoiselle, dit la comtesse ; l'amitié d'une personne aussi dévouée que vous à sa mère me serait bien précieuse, et doit honorer tout le monde. — Mademoiselle, ajouta Laure, vous aimerez maman, soyez-en sûre, lorsque

vous la connaîtrez mieux. » Ninna ne répondit point, mais on voyait qu'elle était étonnée et touchée de la générosité de ces dames. « Reprenez votre place, lui dit sèchement Mme Dupré; et désormais vous obéirez à Madame; c'est elle qui sera la première ouvrière. » A cette charge étaient attachés des gages d'un quart plus forts. C'était un précieux avantage ôté à Ninna et donné à Clara. La comtesse parut d'abord l'accepter dans la crainte de fâcher la lingère, mais deux ou trois jours après, elle pria si bien Mme Dupré, que Ninna reprit son titre et ses appointements; un pareil désintéressement de la part d'une personne ruinée, qui semblait devoir tenir plus qu'une autre à améliorer sa position, acheva de lui gagner tous les cœurs, même celui de Ninna. C'était surtout pour sa mère, que cette fille se désolait; ce fut surtout à cause de sa mère qu'elle fut sensible aux généreux procédés des nobles dames. Cette fois elle vint d'elle-même les remercier et leur demander pardon en les suppliant de l'honorer de leur estime, qu'elle s'efforcerait de mériter. Depuis cet instant elle ne cessa de

leur montrer toute la reconnaissance et le respect qu'elle leur devait. Elle prit Laure pour modèle, et on remarqua dans son caractère une amélioration qui surprit et enchanta tout le monde ; et désormais la bonne comtesse au milieu de ces ouvrières, ses compagnes et ses égales, se vit entourée de plus de vénération et d'égards, que jamais, au temps de sa plus grande prospérité, elle n'en avait obtenu dans son château. Laure, heureuse du bonheur de sa mère, et non moins chérie elle-même, saisissait toutes les occasions de témoigner sa gratitude à ses jeunes amies; et cette félicité si douce, après tant de malheurs, était le prix de leur résignation.





CHAPITRE III.



La marchande de pommes. — Mort de la marquise. — Mort de la comtesse. — Le mal du pays. — Retour en France.

Un jour, en revenant d'une messe que les dames avaient fait dire pour le comte, Laure aperçut au coin d'une place publique une marchande de pommes dont la figure la frappa. C'était une femme encore jeune, mais vieillie par la misère; elle était maigre, défaite, souffrante, et

les débris de son costume ainsi que ses manières annonçaient qu'elle n'avait pas toujours vécu dans cette humble condition. Il faisait froid, elle paraissait gelée; quelques charbons allumés dans un vase de terre qu'elle tenait alors sur ses genoux, lui servaient à réchauffer tantôt ses pieds humides, tantôt ses mains, dont la peau était encore blanche et fine. « La pauvre femme, dit Laure, elle ne vend rien! allons lui acheter quelques pommes et glissons dans le tas un peu de monnaie, qu'elle sera bien contente de trouver. » Elles s'approchèrent donc de la marchande, qui, à leur grand étonnement, les salua en les appelant par leur nom. « Vous ne me reconnaissez pas, dit-elle; moi, je vous reconnais bien! vous êtes moins changées et sans doute plus heureuses que moi. — Voulez-vous avoir la bonté de me dire votre nom? demanda la comtesse. — Je suis la marquise de Saint-Clair, répondit la marchande de pommes. M. le marquis a été tué au combat livré par l'armée de M. le prince de Condé; et vous voyez où la révolution m'a réduite. Il paraît, Mesdames, que vous

avez le bonheur de vous tirer d'affaire un peu mieux. Comment faites-vous? — Nous travaillons, reprit la comtesse. — Ah! oui, s'écria la marquise, je me souviens de vos craintes et de vos projets. Tout cela me paraissait de pures chimères, et tout cela s'est pourtant réalisé! Je vois à présent combien vous étiez sages et combien je l'étais peu. Espérant toujours revenir bientôt en France, j'ai continué à vivre à l'étranger comme chez moi, tant que mes ressources ont duré. Au bout de quelques mois, n'ayant plus ni argent, ni bijoux, ni crédit, j'éprouvai les plus dures privations. Forcée par le besoin, j'acceptai une place de femme de chambre, d'abord chez une baronne allemande, qui avait l'impertinence de se croire plus noble que moi; ensuite chez un gros négociant. Le père et la mère, bonnes gens, savaient respecter ma noblesse; mais la fille, petite bégueule de dix-huit ans, à laquelle j'étais attachée, se permettait de me commander, et presque de me gronder, moi, la marquise de Saint-Clair! avouez que cela était intolérable! Après l'avoir remise à sa place, comme je

le devais, je quittai cette maison et retombai dans la misère. Alors je voulus travailler, mais je ne savais rien faire assez bien ; il était trop tard pour apprendre quelque chose, et je n'avais pas et je ne pourrai jamais prendre l'habitude du travail. On m'a donc renvoyée de plusieurs magasins, et me voilà marchande de pommes ! heureusement ce n'est pas pour toujours. Le triomphe des Jacobins ne sera pas éternel, nous rentrerons en France et nous reprendrons nos biens. Croiriez-vous que les Jacobins ont osé les vendre, et qu'on a osé les acheter !... Mais vous savez tout ce qui se passe en France ? — Non, Madame, répondit la comtesse. Nous voyons très-peu de monde, et, comme on voudrait ne nous apprendre que de bonnes nouvelles, on se contente de nous dire que les affaires vont très-mal. Nous n'osons en demander davantage. — Eh bien, il faut que je vous conte tout cela en deux mots. Je suis si heureuse de vous rencontrer et de parler français ! j'ai un si grand besoin de conter à des amies ce que je sens et ce que j'espère !..... Vous saurez donc que les

Jacobins ont attaqué le roi dans son palais des Tuileries, le dix août mil sept cent quatre-vingt-douze; ils ont massacré les gardes-suisses, et emprisonné le roi et la famille royale à la tour du Temple; le mois suivant ils ont égorgé les royalistes entassés d'avance dans les prisons de Paris : une assemblée qu'ils nomment la Convention et qui gouverne la France par la guillotine et la terreur, a eu l'audace de condamner à mort et de faire décapiter notre bon roi Louis XVI, en place publique, en plein jour et à la face du peuple armé, qui a eu la lâcheté de le souffrir. Les scélérats retiennent en prison la reine, le dauphin et la sœur du roi, qui n'auront pas un meilleur sort. On pensait que les Prussiens, qui avaient facilement envahi la Champagne, feraient trembler la Convention et iraient sans peine jusqu'à Paris; mais la Convention ressemble à Satan révolté contre le ciel et bouleversant la terre. Elle a renversé les autels et profané par un culte sacrilége les églises fermées au culte du vrai Dieu; elle traîne les prêtres de la prison à l'échafaud, elle brave le désespoir du peuple affamé

par la plus terrible disette qu'on ait jamais vue; elle lui souffle sa fureur et le pousse en masse contre les armées des rois étrangers, et contre les armées royalistes qui se forment dans les provinces; elle affronte avec la même audace les conjurations des sujets fidèles, et les coalitions des rois. Ses soldats d'un jour, nu-pieds, souvent sans vivres et sans munitions, commandés par des généraux sans nom, sans savoir et sans expérience, tantôt fuient comme des enfants, tantôt se battent comme des lions; et, réparant une défaite par une prompte victoire, ils ont chassé les Prussiens au-delà des frontières; ils ont franchi le Rhin et les Alpes et reporté la guerre chez les puissances voisines. Toutes les insurrections royalistes sont écrasées les unes après les autres; celle de la Vendée, où nous avons vu tant de braves amis, est la seule qui résiste. En un mot c'est le règne des Boutan et des Gibloux. Les Jacobins ont gagné la partie, comme votre mari l'avait prévu, mais ils perdront la revanche, c'est moi qui vous en réponds. Déjà la Convention se déchire elle-même et envoie ses membres à l'échafaud; le

Parisien s'est vu réduit à deux onces, et même à une once de mauvais pain par jour, et il fallait attendre cette triste pâture pendant plusieurs heures à la porte des boulangers; la famine se renouvelle par intervalles et s'étend aux villes des provinces; l'argent manque, et les assignats, dont nos biens volés sont la garantie, ont perdu toute valeur. Personne n'en veut plus. Le commerce est éteint, tout le monde souffre, s'inquiète et murmure; le sang coule partout, les prisons regorgent de victimes. On a voulu une révolution : eh bien, la voilà! Mais les faubourgs de Paris, las de souffrir et de s'insurger pour les Jacobins, un jour ou l'autre s'insurgeront contre eux, et, instruits par un si terrible exemple, s'empresseront de rappeler les princes et les nobles, qui leur assuraient du pain et la tranquillité. Le reste de la France est encore plus las que Paris; les armées finiront par être battues, car les puissances de l'Europe combinent une attaque plus générale, qui aura plus d'ensemble et de succès. Alors adieu les pommes et la marchande, la marquise de Saint-Clair en

rira de bon cœur, et l'année prochaine, au plus tard, nous nous rencontrerons au bal de l'Opéra. »

La pauvre marquise oubliait si bien ses peines en faisant ce long récit que les deux dames, quoique transies de froid, n'avaient pas voulu l'interrompre. Pressées de se retirer, elles lui donnèrent leur bourse, en disant pour ménager sa susceptibilité : « Vous nous rendrez cela au retour, et en attendant nous vous ferons d'autres prêts, mais assez minces, car nous ne gagnons que quinze sous par jour, et l'on exige de nous une mise propre et décente. Donnez-nous, s'il vous plaît, votre adresse, nous irons vous voir. — Mon adresse, répondit la marquise, c'est assez difficile; je mange quand j'ai du pain, et je couche où je puis. Mon commerce n'est pas lucratif. Mais je suis bien souvent à cette place, parce que c'est ici que me trouvent de braves gens qui ne prennent que mes plus mauvais fruits et les paient dix fois leur valeur; en vérité, ajouta-t-elle en riant, mais de ce rire qui afflige les yeux et serre le cœur, en vérité je crois qu'ils me font l'aumône! sans eux je serais

morte depuis longtemps : par bonheur ils ne savent pas qui je suis! — Si nous étions chez nous, dit la comtesse, nous vous offririons un gîte et notre table; mais cela est impossible; la personne qui nous occupe loge et nourrit ses ouvrières. »

En la quittant, Laure dit à la comtesse : « Ah! maman, qu'elle est malheureuse, et combien elle le serait moins si elle eût suivi ton exemple et tes conseils! — Et tu vois, ma fille, répondit la comtesse, que le marquis a reçu le châtiment de son impiété. Quant à elle, le malheur ne l'a nullement corrigée; c'est toujours le même orgueil, la même paresse, la même imprévoyance et les mêmes illusions. Elle pense plus à rentrer en France qu'à revenir à Dieu. Voilà les fruits d'une mauvaise éducation. — Crois-tu tout ce qu'elle raconte des malheurs de notre patrie? — Oui, ma fille. — Espères-tu aussi que tous ces malheurs vont finir? — Ils finiront lorsque Dieu aura assez puni les péchés de l'Europe. C'est en Dieu seul qu'il faut espérer. Les Jacobins ne sont que les instruments de sa colère, il les brisera quand il voudra; mais, s'il lui plaît, les

armées républicaines peuvent battre longtemps toutes celles des monarques réunis. »

Le dimanche suivant, les dames allèrent porter à la marquise un peu d'argent et un petit paquet de hardes encore très-bonnes, dont elle avait grand besoin; et cette femme, qui autrefois témoignait tant de mépris pour l'utile état d'ouvrière, fut trop heureuse de se parer de la défroque de deux personnes qui, tout aussi nobles qu'elles, mais infiniment plus sages, ne croyaient nullement s'être abaissées en se faisant ouvrières et en vivant du travail de leurs mains.

Beaucoup d'autres émigrés se trouvèrent dans la même détresse que la marquise. Plusieurs seigneurs qui avaient possédé cent et cent cinquante mille francs de rente, devinrent marchands de petits pains à Hambourg. A Londres un comte, réduit à se faire commissionnaire à la porte d'un hôtel, s'estima très-heureux, lorsque le maître de cette maison, qui l'employait souvent, remarqua son intelligence et le prit pour valet de chambre; à Paris même une demoiselle de la plus haute naissance fut servante de cabaret;

deux autres parcouraient les rues, offrant de maison en maison quelques aunes d'étoffes qu'un marchand leur donnait à vendre, et leurs faibles bénéfices suffisaient à peine à leurs premiers besoins. Peu d'années auparavant toutes ces personnes croyaient bien n'avoir jamais besoin de travailler. Quelle leçon pour les enfants moins riches que leurs parents envoient à l'école ou mettent en apprentissage!

Malgré les secours de la comtesse et de quelques personnes charitables, la marquise ne sachant ni régler sa dépense, ni commander à ses caprices, ne tarda pas à succomber à la misère. Elle tomba dangereusement malade, et mourut dans un hospice, détestée de ses gardes que blessait son orgueil, et que son exigence tourmentait sans cesse. Jusqu'à son dernier moment, elle parla de sa noblesse et de la certitude qu'elle avait de revenir en France, de rentrer dans ses biens et de réparer le temps perdu pour les plaisirs.

Combien était plus heureux le sort de nos sages ouvrières! vivant en paix dans leur atelier, et ne manquant de rien; honorées et chéries de la maîtresse et de leurs compa-

gnes, elles passèrent ainsi près de cinq ans.

Cependant la comtesse, qui s'était si facilement consolée de la perte de son rang et de sa fortune, n'avait jamais pu se consoler de la perte de son époux. Souvent elle le pleurait avec sa fille ; le récit imprudent de la marquise avait envenimé cette plaie de tout le chagrin que devaient inspirer les calamités de la France. La pauvre comtesse devint plus triste ; et malgré tous les égards que lui prodiguaient les ouvrières et madame Dupré, malgré la tendresse de sa fille chérie, Clara tomba en langueur ; ses forces diminuèrent insensiblement, au point de la contraindre à garder le lit. Elle se désolait, car elle craignait que madame Dupré ne voulût pas garder une ouvrière qui ne pouvait plus travailler, et l'avenir de Laure lui causait les plus poignantes inquiétudes. Cependant Laure avait obtenu la permission de travailler dans sa chambre afin de garder sa mère ; voyant que le mal ne diminuait pas, elle s'inquiéta elle-même et conjura la maîtresse de ne pas les renvoyer. « En travaillant la nuit, disait-elle, je puis faire double tâche, celle de ma

mère et la mienne; ainsi, Madame, vous n'y perdrez rien, je vous assure. — Excellente fille! répondit madame Dupré, vous mériteriez bien, votre mère et vous, que le Ciel vous rendît tout ce que vous avez perdu. Ecoutez, Mademoiselle, j'ai achevé récemment de payer mes dettes, ainsi je suis plus libre de suivre les mouvements de mon cœur; permettez-moi donc de faire aussi quelque chose pour madame votre mère. Votre exemple et le sien ont rendu mes ouvrières plus sages, plus appliquées et plus habiles. Si j'ai si bien réussi, depuis deux ans surtout, c'est à votre talent et à votre heureuse influence que je le dois, et voici le moment de vous en témoigner ma reconnaissance. Continuez à travailler dans votre chambre en soignant votre mère; mais ménagez-vous : je prends sur moi toutes ses dépenses. Disposez de ma bourse, et qu'elle ne manque de rien. Donnez-lui une garde aussitôt, et aussi longtemps qu'il le faudra; tranquillisez-vous toutes deux; je vais appeler le meilleur médecin de la ville. Je ne ferai jamais assez pour reconnaître son mérite et pour

vous récompenser de votre piété filiale. »

Après avoir témoigné à madame Dupré toute sa gratitude, Laure, palpitante de joie, courut au lit de sa mère et lui porta cette bonne nouvelle. « Tu le vois, mon amie, dit la comtesse, Dieu nous tient compte aujourd'hui de notre résignation, lui aussi te récompense de ta piété filiale. »

Le bon abbé de Saint-Pierre était le confesseur de ces dames; il les aimait comme ses filles; prévenu par madame Dupré de la maladie de la comtesse, il vint la voir et la consoler. Le médecin ne donna aucune espérance. Le courage de cette dame avait dissimulé trop longtemps les ravages intérieurs du mal, qui datait de bien loin. Tout ce qu'on pouvait faire, disait-il, c'était de prolonger de quelques mois son existence et d'adoucir ses douleurs. « Faites-le donc, répondit madame Dupré, aucun sacrifice ne me coûtera. » Laure avait toujours eu pour sa mère une tendresse inépuisable et les plus attentives prévenances; mais ce fut alors que l'on vit combien elle la chérissait. Tant que dura sa maladie, elle ne sortit pas de la chambre; c'était elle qui lui prépa-

rait tous les médicaments, qui les lui présentait, qui lui rendait tous les soins; elle veillait sans en rien dire à personne, ou elle se couchait tout habillée afin de répondre plus vite au premier appel. Quand il y eut une garde, Laure n'en passait pas moins une partie des nuits; si elle se couchait, si la fatigue fermait un instant ses paupières, le moindre bruit, un rien la réveillait, elle écoutait pour ainsi dire en dormant. Le mal paraissait-il diminuer, l'espérance ranimait son cœur; semblait-il augmenter, une douleur aiguë lui pénétrait l'âme. Elle souffrait, et se calmait comme sa mère; elle ne vivait plus en elle-même, elle vivait toute en sa mère. A mesure que la comtesse s'affaiblissait, Laurait se sentait mourir; mais la comtesse cachait ses tourments de peur d'effrayer sa fille, et Laure s'efforçait de dérober les siens pour ne pas désoler cette bonne mère. Oh! si ces deux femmes qui s'aimaient d'un amour si tendre n'avaient pas trouvé dans leur piété le courage de supporter leurs angoisses et de se préparer à leur prochaine séparation, si elles n'avaient pas eu la consolante cer-

titude de se revoir pour jamais au delà du tombeau , dans le sein d'un Dieu plein de douceur et de miséricorde , non , jamais elles n'auraient pu résister au désespoir qui les eût accablées. Mais la religion les soutenait , et leur affliction avait je ne sais quoi de touchant et de saint qui ressemblait à la résignation des martyrs. Enfin le jour fatal arriva. La comtesse conservait toute sa connaissance ; mais elle sentait que son âme allait quitter la terre ; déjà le bon abbé lui avait administré le dernier sacrement , Laure qui la voyait périr fondait en larmes ; la comtesse, après lui avoir donné sa bénédiction et ses derniers conseils, désira voir encore madame Dupré , et rendit le dernier soupir en lui recommandant sa fille. Ce fut un deuil universel dans la maison ; à entendre les sanglots de toutes ces femmes éplorées , on aurait pensé que chacune d'elles avait perdu sa mère. Laure demeurait immobile et muette auprès du lit de mort , ses yeux étaient fixés sur le visage pâle et amaigri de la comtesse , qui pourtant ne semblait qu'assoupie. Plus d'une fois, par une illusion de sa vue fatiguée, Laure

crut découvrir un faible mouvement annonçant un doux réveil ; mais bientôt détrompée elle perdait cette fugitive espérance, et un poids lourd et froid comme la pierre d'un cercueil retombait sur son cœur défaillant. Trop sûre à la fin de son malheur, elle se jeta à genoux et pria l'Éternel de la réunir promptement à sa mère bien-aimée. On n'entendait point ses paroles, mais on voyait remuer ses lèvres ; tout à coup une pâleur mortelle couvrit son visage, elle perdit connaissance, et madame Dupré, se reprochant de ne l'avoir pas éloignée plus tôt, aida à la porter dans une autre chambre. A force de soins on parvint à la ranimer ; le bon abbé vint, malgré son grand âge, lui apporter les secours de son saint ministère. Elle parut plus calme, mais depuis ce moment elle ne fit que languir, et ne demandait plus qu'à rejoindre sa mère. Déjà on avait inhumé la bonne comtesse ; toutes les ouvrières conduites par madame Dupré avaient dévotement assisté au service funèbre, et étaient allées ensuite déposer sur la tombe, à peine refermée, des couronnes d'immortelles, emblèmes tou-

chants de la durée de leurs regrets. Un peu plus tard elles y revinrent avec Laure ; on craignait que cette pieuse visite ne lui causât une émotion funeste. Au contraire, les pleurs qu'elle répandit en abondance la soulagèrent beaucoup ; l'accomplissement de ce devoir religieux satisfit sa douleur, et, après avoir contemplé l'humble monument qu'elle regardait comme la porte sacrée par où sa bonne mère était sortie de ce monde pour monter au ciel, elle se montra plus tranquille, car il lui semblait avoir trouvé le chemin qu'elle devait prendre pour la suivre.

Cependant sa santé, naturellement robuste, luttait avec toutes les forces de la jeunesse contre sa noire mélancolie. Tantôt son tempérament vigoureux prenait le dessus, tantôt le mal l'emportait ; elle ne pouvait plus que rarement se livrer à ses travaux habituels. En vain madame Dupré cherchait à la distraire et à la rassurer, Laure sentait bien qu'elle ne gagnait pas ce qu'elle coûtait à la maison, et elle s'en désespérait, malgré les protestations de la bonne lingère, qui voulait être sa seconde mère. Ce fut vers ce temps

qu'arriva le comte de Milan, âgé de vingt-deux ans, échappé de France depuis près d'une année ; ayant une lettre de recommandation pour l'abbé de Saint-Pierre, il alla lui rendre visite, et la conversation tomba naturellement sur les Français résidants à Lubeck et connus de l'abbé, qui n'eut garde d'oublier la comtesse et sa fille. Il se trouva que cet émigré connaissait particulièrement une tante de monsieur de Saint-Val. Cette dame, déjà très-âgée, était la marquise de Pharan. Elle avait eu le courage de rester en France, et, par un singulier bonheur, les Jacobins ne l'avaient pas inquiétée, elle conservait toute sa fortune ; vainement elle demandait à tout le monde des nouvelles de son neveu, M. de Saint-Val, à qui elle aurait voulu léguer ses biens. On savait que le comte, la comtesse et leur fille avaient émigré, mais personne ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus. Elle parlait surtout de sa chère petite nièce, qu'elle avait vue au château de Saint-Val en mil sept cent quatre-vingt-dix. L'abbé, très-content d'avoir découvert une personne qui un jour pouvait être fort utile à la jeune

orpheline, consentit à conduire l'émigré chez madame Dupré. Ce Français, tout en déplorant les malheurs de son pays, en parla avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il l'avait abandonné bien à contrecœur. Ces récits passionnés ravivèrent tous les souvenirs de Laure; ce qu'il disait de la tendresse de sa tante pour elle lui donna la plus grande envie de retourner auprès de cette bonne parente qu'elle n'avait pas oubliée, mais qu'elle et sa mère croyaient morte ou émigrée comme presque tous les nobles. Dès ce moment, Laure ne rêva plus qu'à la France. Elle s'accusait d'ingratitude envers madame Dupré, qui désirait la garder dans sa maison; mais toutes ses pensées, tous ses vœux étaient pour la France, la France était le seul lieu où elle espérât se rétablir. On lui remontrait les dangers qu'elle y courrait, on lui rappelait qu'elle n'y possédait plus rien, qu'elle n'y avait plus d'autre parent que cette tante si âgée, peut-être morte de vieillesse, peut-être immolée et dépouillée depuis le départ de l'émigré; qu'elle ne pouvait espérer d'y trouver une place pareille à celle qu'elle avait à Lubeck,

et une amie comme madame Dupré. Laure ne pouvait répondre à ces objections puissantes, mais elle pleurait et demandait la France, et chaque jour voyait s'accroître la mélancolie qui la consumait et son besoin de revoir sa patrie. Le médecin conseilla de l'y envoyer : « Qu'elle y périsse, dit-il, cela est possible et même probable ; mais il est très-sûr qu'elle mourra si elle n'y retourne pas ; la pauvre enfant a le mal du pays, la médecine ne peut rien contre cela. D'ailleurs le chagrin la mine depuis la mort de sa mère ; sa poitrine déjà très-affaiblie a besoin de l'air natal, et la distraction, le mouvement du voyage peuvent lui être fort salutaires. — Laissons-la donc aller, répondit le vénérable abbé. Qui de nous peut savoir les desseins secrets de la Providence sur cette enfant ? Peut-être c'est Dieu lui-même qui la rappelle en son pays, où il lui prépare un heureux avenir en récompense de sa conduite pieuse envers son excellente mère. — Qu'elle parte donc ! s'écria en pleurant madame Dupré, qu'elle parte si elle doit guérir et être heureuse dans sa patrie ; quoiqu'il m'en coûte de la perdre, je paierai

volontiers tous les frais du voyage. Je l'adresserai à une femme vertueuse qui est ma correspondante à Paris, et qui, sur ma recommandation, l'emploiera et la prendra chez elle, car quelque chose me dit que la pauvre enfant ne reverra pas sa tante. La difficulté est de trouver une personne sûre et assez adroite pour la conduire jusqu'en France.—Je me charge de cela, dit le bon abbé; c'est une chose convenue. »

Laure n'était pas présente à cette délibération; on l'appela, on lui dit ce qu'on avait décidé; elle aurait voulu contenir sa joie devant madame Dupré, elle ne le put, et cette excellente femme lui dit : « Ah ! ne vous contraignez pas à cause de moi, je vous connais trop pour vous soupçonner d'ingratitude; laissez-moi plutôt jouir de votre bonheur; je le paie assez cher en vous perdant. » Dès lors la jeune Française parut revenir doucement à la vie, et au bout d'un mois monsieur de Saint-Pierre annonca que, depuis le supplice de Róbespierre et des plus terribles jacobins sacrifiés l'année précédente par leurs propres complices, la faction dominante en

France semblait prendre un caractère moins violent, et que la paix avait été conclue entre la république et le roi de Prusse, le cinq avril de cette année mil sept cent quatre-vingt-quinze; qu'il était fort lié avec un négociant prussien, actuellement à Lubeck pour quelques jours; que ce négociant, appelé à Paris pour ses affaires, se proposait d'y aller avec sa femme, qui était Parisienne et désirait voir sa famille, dont elle était fort inquiète, et que cette dame offrait d'emmener Laure, qu'elle ferait passer pour sa fille. Le négociant et son épouse devaient quitter Lubeck le surlendemain. Madame Dupré fit donc sur-le-champ tous les préparatifs nécessaires; elle remit à Laure plus d'argent qu'il n'en fallait pour le voyage, et une lettre de vive recommandation adressée à madame Dufour, sa correspondante de Paris. « Il faut tout prévoir, dit-elle; cette dame peut être morte ou établie ailleurs, ou retirée des affaires, ou même ruinée, depuis que la guerre a interrompu nos relations; dans l'un ou l'autre de ces cas, écrivez-moi bien vite; et voici une bourse de réserve pour vivre en attendant ma

réponse. » Laure, au comble de ses vœux et regrettant néanmoins de quitter une si généreuse bienfaitrice, ne savait comment la remercier. « Ne parlons pas de reconnaissance, dit madame Dupré; ne m'oubliez pas, aimez-moi, surtout soyez heureuse, et je serai assez payée du peu que j'ai fait pour vous. »

Le jour du départ, Laure alla une dernière fois prier sur la tombe de sa mère. Son cœur souffrait de s'en éloigner peut-être pour toujours; il lui semblait qu'elle perdait une seconde fois cette bonne et tendre mère. Enfin, après les plus touchants adieux faits à toutes ses aimables compagnes, Laure, conduite par madame Dupré et monsieur de Saint-Pierre, se rendit à la maison où l'attendaient le négociant et sa femme. Le temps pressait, la chaise était toute prête: la jeune Française y monta la dernière, après avoir embrassé en pleurant sa bienfaitrice et salué son vénérable confesseur, tous deux fondant en larmes. Le négociant ferma la portière, le cocher agita son fouet, madame Dupré s'écria: « Laure! Laure! ne m'oubliez pas, surtout si vous êtes malheureuse! » et la voiture,

partant au galop, se perdit dans le labyrinthe des rues. La pauvre madame Dupré retourna seule et triste chez elle ; sa maison lui paraissait un désert, puisque Laure n'y était plus ; « mais elle m'écrira, » se disait-elle ; et cette pensée la consolait.

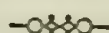
Le voyage de Laure fut heureux et rapide. Comme son cœur battait en revoyant la France ! Quelle joie de n'entendre partout que des voix françaises, de rencontrer à chaque pas des visages français ! Oh ! que la patrie, et surtout la patrie malheureuse, est chère aux belles âmes au retour d'un long exil ! Laure, entrant dans sa dix-huitième année, se trouvait alors à l'époque de la vie où les sentiments généreux ont le plus de puissance ; tout l'intéressait sur la route, tout charmait ses regards en arrivant à Paris. Le premier jour, la femme du négociant chercha sa famille, et apprit qu'elle s'était retirée dans une province assez éloignée. Dès le lendemain, cette dame se rendit avec Laure à l'hôtel de la marquise de Pharan. Là, on sut que la marquise, ayant eu le courage d'écrire et d'envoyer des secours d'argent à de malheureux émigrés, avait

été incarcérée, condamnée à mort et exécutée la veille même du supplice de Robespierre! un jour plus tard elle était sauvée, ainsi que le furent les autres personnes compromises comme elle et détenues dans la même prison. Cependant ses biens avaient été confisqués et venaient d'être vendus. On ne saurait dire la douleur de la pauvre Laure en apprenant cet affreux malheur: elle ne se connaissait plus aucun parent, il ne lui restait plus d'autre asile convenable que la maison de la correspondante de madame Dupré. Le négociant et sa femme l'y conduisirent bientôt, et partirent impatients de revoir leur famille.





CHAPITRE IX.



La vieille et la jeune joueuse. — Trahison et remords. — Amis retrouvés. — Réparation chrétienne. — La cassette. — Madame Dupré chez Laure. — La justice céleste.

Madame Dufour accueillit Laure comme le désirait madame Dupré ; elle lui assigna une petite chambre fort propre, voisine de la sienne, et dans la boutique une place près du comptoir, à côté de la première demoiselle, appelée Victorine, âgée de dix-huit ans, qui avait toute la confiance de la maîtresse. Laure ne trouva point dans cette maison les égards délicats, la

tendresse presque maternelle de madame Dupré, ni les prévenances, ni le respect que se plaisaient à lui prodiguer ses compagnes de Lubeck; mais, accoutumée dès son enfance aux rigueurs de la fortune, elle savait se contenter du nécessaire et se trouver bien dès qu'elle n'était pas absolument mal. Elle avait pris en partant pour la France le nom de Joséphine, et elle avait dû y joindre celui du négociant Blakhauss, puisqu'elle passait pour sa fille. Les ouvrières trouvaient qu'elle parlait bien le français pour une Prussienne, mais comme on sait qu'en Prusse la jeunesse reçoit la meilleure éducation, cela ne paraissait pas trop étonnant. D'ailleurs elle travaillait beaucoup, parlait peu, et ne cherchait point à se lier avec ces ouvrières dont les manières et les conversations ne lui semblaient pas assez réservées. Victorine seule paraissait lui convenir. C'était une fille polie, douce et modeste, fort laborieuse et pleine de bienveillance. Naguère encore Victorine n'avait aucun défaut; elle fit une mauvaise connaissance, et bientôt un vice odieux effaça toutes ses bonnes qualités. Obligée d'aller souvent

chez des personnes logées plus ou moins loin, qui travaillaient pour madame Dufour, Victorine aimait à causer avec une vieille brodeuse, femme d'un esprit adroit et insinuant, qui avait eu jadis un établissement assez considérable et s'était ruinée en jouant à la loterie. La passion du jeu est d'autant plus dangereuse qu'elle se fortifie avec l'âge, qu'elle s'exalte par le succès et s'irrite par les pertes : aucune puissance humaine ne saurait corriger un joueur, la religion seule peut opérer un semblable miracle; mais rarement les joueurs recourent sincèrement à Dieu pour lui demander la force de résister à leur funeste manie, qui les occupe tout entiers. Cette vieille femme jouait presque tout ce qu'elle gagnait, et regrettait de ne pouvoir jouer davantage, parce qu'elle avait fait des observations et des calculs qu'elle croyait très-sûrs, et au moyen desquels on devait infailliblement, disait-elle, gagner de grandes sommes, faire sa fortune, avoir une maison, un équipage, une toilette brillante, etc. Elle parla tant et si bien, que Victorine se laissa endoctriner et promit de lui confier une partie de ses

épargnes à condition de partager le gain. C'était ce que voulait la vieille joueuse, qui savait que cette jeune personne, détestée de sa belle-mère, et fort négligée de son père, avait une bourse assez bien garnie. Comme il arrive toujours, on perdit et l'on gagna, mais au bout du compte les avances de la jeune fille, c'est-à-dire le quart de sa petite fortune, furent entièrement perdues. Pour regagner ce premier quart elle en risqua un second, puis un troisième, puis le reste, et tout y passa. Cependant la vieille avait, disait-elle, rectifié ses calculs et perfectionné son jeu; il ne fallait qu'un peu d'argent, on regagnerait tout, et bien au delà vraiment! Victorine avait de petits bijoux, et les vendit, car elle aussi était devenue une véritable joueuse; mais elle n'osa entamer sa garde-robe de peur d'inspirer des soupçons à sa maîtresse; après mille détours, la vieille lui conseilla de prendre dans le comptoir peu de chose, rien, seulement quelque monnaie qu'on y remettrait sans faute, ou du gain du jeu, ou du salaire commun; cela ne nuirait à personne, et personne n'en saurait rien. A

cette proposition Victorine frémit, la pensée d'un vol, d'un vol de confiance, lui fit horreur ; cependant la passion l'emporta ; à chaque tirage elle vola donc sa maîtresse, qui ne s'en douta point; et la vieille disait qu'elle perdait toujours parce qu'elle n'avait jamais assez à la fois.

Ce coupable manége durait depuis quelques mois lorsque Laure entra dans la maison; la méchante vieille dit alors à sa complice qu'elle ne risquait plus rien, qu'en cas de malheur les soupçons de madame Dufour tomberaient sur la nouvelle arrivée plutôt que sur elle. Victorine sentit toute la noirceur de ce calcul; elle hésita longtemps, car elle s'attachait tous les jours davantage à sa nouvelle compagne; mais elle céda encore. Enfin les vols devinrent si fréquents et si considérables, que la lingère s'en aperçut.

Madame Dufour, implacable ennemie du vol et des voleurs, était prompte à soupçonner les inconnus et tenait ses soupçons pour des preuves, rien ne pouvait la détromper ni la fléchir. Elle n'était pas moins opiniâtre dans sa confiance; avant de la retirer à qui la possédait, il fallait qu'elle vît de ses yeux des choses bien

graves. Un soir, lorsque toutes les ouvrières se retirèrent les unes chez leurs parents, les autres dans leur chambre, elle retint Victorine : quoique cela ne fût pas nouveau, Victorine, qui se sentait coupable, pâlit et trembla de tous ses membres. Heureusement pour elle, madame Dufour préoccupée avait les yeux fixés sur le tiroir ouvert et semblait examiner les pièces, de sorte que cette fille eut le temps de se remettre. « Victorine, on me vole, il y a une voleuse ici, dit enfin la lingère. — Ce n'est pas moi, Madame, s'écria Victorine. —Eh ! je le sais bien, répondit madame Dufour ; ne t'ai-je pas vue naître, et, depuis dix ans que tu es chez moi, crois-tu que je ne te connais pas ? mais je soupçonne quelqu'un, et je la veux convaincre avant d'éclater. Vois-tu, je mets dans le tiroir ces trente pièces toutes marquées d'une croix presque imperceptible, et, pour qu'elles soient seules, nous glisserons dans nos poches l'argent que nous recevrons pendant la journée. Quand je serai sortie, tu monteras à ta chambre et tu y resteras longtemps ; à mon retour j'examinerai le tiroir ; s'il n'y manque rien, nous recommencerons les jours suivants,

et, lorsqu'il y manquera quelque chose, tout le monde sera fouillé, toutes les chambres seront visitées, et mes soupçons seront confirmées. »

Le lendemain à 7 heures du matin, Victorine, envoyée chez la vieille, lui conta tout. La vieille lui conseilla de prendre elle-même quelques-unes des pièces marquées et de les glisser dans les effets de Joséphine. « Autrement dit-elle, vous êtes perdue, car, rien ne manquant au tiroir, madame Dufour comprendra bientôt que, si le vol cesse depuis qu'elle a marqué ses pièces, il faut que la voleuse sache que ses pièces sont marquées, et personne ne le sait qu'elle et vous. » Victorine ne pouvait se résoudre à rejeter son crime sur une autre, et préférait se déclarer elle-même; mais la vieille l'effraya si bien en lui remontrant les suites terribles de ce loyal aveu, qu'elle se laissa entraîner à ce nouveau crime plus odieux que les premiers. C'est ainsi que la jeunesse se trouve entraînée de faute en faute jusqu'au dernier degré du crime ou du vice, lorsqu'une fois elle a le malheur d'écouter les conseils des méchants. A cette époque déplorable, où les églises

étaient fermées et les prêtres massacrés ou déportés, une affreuse impiété régnait partout ; les personnes pieuses étaient réduites à se cacher pour prier, comme en des temps meilleurs on se cache pour commettre une mauvaise action ; et même, parmi les personnes pieuses, on en voyait beaucoup qui, redoutant une indiscrétion de leurs enfants, n'osaient leur donner aucune instruction religieuse ; ainsi la jeunesse, privée de ce divin appui, se trouvait livrée sans défense aux mauvaises passions, excitée par les mauvais discours et les mauvais exemples. Si Victorine eût eu une éducation chrétienne, elle eût mieux aimé s'exposer à toutes les suites de ses fautes que de les rejeter sur une fille innocente, sa compagne et son amie.

Les pièces marquées se trouvèrent donc dans la chambre de Laure, et malheureusement elle y était allée un instant après l'absence de Victorine ; toutes les ouvrières assistaient à cette perquisition. La pauvre Laure, incapable de soupçonner la perfidie dont elle était la victime, ne faisait que pleurer et protester de son innocence; mais les pièces la confondaient ; madame Dufour écrivit sur-le-champ à madame Dupré

qu'elle ne pouvait plus garder un pareil sujet, et qu'elle attendait pourtant sa réponse avant de la renvoyer. Puis elle relégua dans une chambre écartée la prétendue voleuse, et lui défendit expressément de remettre jamais les pieds chez elle. Il n'y avait que quatre mois que Laure était chez madame Dufour, sa modestie passa pour de l'hypocrisie: tout le monde la crut coupable.

Pendant le reste du jour Victorine parvint à cacher son trouble, mais la nuit, quand elle eut éteint sa lumière, et que, ne voyant et n'entendant plus rien, elle se trouva isolée avec sa conscience, elle sentit mieux toute l'infamie de sa trahison, et ses remords ne lui permirent pas de fermer l'œil un seul instant: mille pensées sinistres la tourmentaient; enfin les premières idées religieuses qu'elle avait reçues à l'école où sa mère la conduisait avant la révolution, et qui s'étaient presque effacées de son souvenir, se réveillèrent dans son esprit, et lui inspirèrent une noble pensée. Dès la pointe du jour elle écrivit à Laure: « Mademoiselle, c'est moi qui suis la seule coupable et qui vous ai perdue, lui disait-

elle; montrez ce billet à madame Dufour, je n'ai pas le courage de m'accuser moi-même. Je vous ai trahie, et pourtant je vous aime; mais la frayeur me dominait, on m'a fait voir que, si je ne sacrifiais pas une de mes compagnes, je serais découverte; que madame Dufour me livrerait à la justice, ou du moins me chasserait avec éclat; que je ne trouverais plus ni place ni ouvrage; que mes parents, qui m'aiment peu, me repousseraient avec indignation; on m'a demandé ce que je deviendrais ensuite, j'ai cédé à la peur; maintenant je cède aux remords, justifiez-vous et plaignez-moi. »

La portière porta cette lettre à Laure, qui, l'ayant lue rapidement, tomba à genoux et rendit grâces à Dieu de lui avoir ainsi donné le moyen de prouver son innocence à la bonne madame Dupré; elle se hâta de répondre à Victorine qu'elle ne pouvait se résoudre à se justifier en accusant une personne qui réparait si noblement sa faute, et que sa lettre ne serait communiquée qu'à la lingère de Lubeck qui l'avait recommandée à madame Dufour, et dont la discrétion égalait la bonté. Laure pardonnait de

tout son cœur à Victorine, et l'engageait à réparer son péché par la pénitence et la prière. Ensuite, prévoyant que l'accusation portée contre elle par madame Dufour désolerait madame Dupré, elle lui envoya le billet de Victorine. Cette jeune personne admira la générosité de Laure; vingt fois elle eut la bouche ouverte pour avouer tout à sa maîtresse, et toujours la parole expira sur ses lèvres; mais la pieuse exhortation de l'orpheline ne sortit plus de sa pensée, et dès lors elle résolut de se réconcilier avec Dieu et avec sa conscience.

Madame Dufour avait plus d'une fois conduit Laure dans une des maisons où, à cette époque, les fidèles allaient en petit nombre assister au service divin célébré secrètement par des prêtres échappés à la persécution, et qui se cachaient bien moins par crainte que pour entretenir le feu sacré de la foi. Laure s'y rendit le dimanche suivant; après avoir encore remercié le Seigneur, elle pria pour la conversion de Victorine; dans son pieux recueillement elle ne s'aperçut point qu'un homme placé près d'elle la considérait avec attention; au sortir de la messe, cet homme la suivit

sans qu'elle s'en doutât; arrivée dans un endroit peu fréquenté, elle entend une voix lui dire bas à l'oreille: « Mademoiselle la comtesse ! » Sa première pensée fut qu'un ennemi de la noblesse l'avait découverte et qu'on allait l'immoler comme émigrée; malgré son effroi elle se retourna et reconnut Michel, qui avait peu changé et dont les traits fort remarquables restaient gravés dans sa mémoire. Tous deux étaient ravis de se revoir; tous deux avaient beaucoup de choses à se demander et à se dire. Michel emmena Laure chez lui, où l'attendaient sa femme et ses deux enfants. Après les premiers transports d'une joie bien vive, on se conta de part et d'autre tout ce qu'on avait éprouvé. Michel, longtemps protégé par Boutan, avait enfin quitté le village pour échapper à la haine de Gibloux, et s'était fait tailleur de pierres à Paris. Sa femme était ravaudeuse; l'aîné de ses fils, âgé de douze ans, commençait son apprentissage; l'autre, le filleul de Laure, n'avait que sept ans. Michel et sa femme gagnaient peu et savaient s'en contenter. La mort du comte, celle de la comtesse arrachèrent des larmes à ces braves gens, et, quand

Laure eut terminé son récit, Michel, indigné contre madame Dufour, s'écria: « Quittez-la, n'y retournez plus, restez ici, et d'ailleurs vous êtes encore plus riche que vous ne croyez. J'irai au pays, je saurai bien retrouver la cassette que monsieur le comte m'a fait enterrer dans le bois; vous l'aurez avant dix jours. »

Après avoir hésité quelque temps, Laure se rendit aux instances de Michel et de Marianne; madame Dufour se trouva fort heureuse d'en être débarrassée, et Laure écrivit encore à sa bonne maîtresse de Lubeck. Michel partit bientôt pour aller chercher le trésor. Mais saurait-il bien retrouver la place, et quelque malheureux hasard n'aurait-il pas fait découvrir la précieuse cassette à des gens qui s'en seraient emparés? En attendant le retour de ce brave homme, Laure mit à la disposition de Marianne sa bourse de réserve, augmentée de ses économies.

Sûre de la tendresse et de l'empressement de madame Dupré, l'orpheline, ayant bien calculé le temps, se rendit avec Marianne, à l'heure de la poste, chez madame Dufour. C'était là que devaient être

adressées les premières lettres de Lubeck. Marianne aurait pu y aller seule, mais Laure tenait à voir Victorine qui l'intéressait beaucoup. Madame Dufour lui remit une lettre et dit : « Madame Dupré est une folle, qui me soutient que je n'ai pas vu ce que j'ai vu. Laure demanda la permission de venir prendre encore une lettre qu'elle attendait le lendemain. On lui répondit sèchement: Comme il vous plaira, et l'on s'occupa d'autre chose. Les deux étrangères sortirent, mais, pendant cette courte visite, Laure avait observé Victorine. Cette pauvre fille la regardait à la dérobée, une larme furtive tomba sur son ouvrage, et son cœur battait avec violence. Ah ! ce n'est point là un cœur fait pour le mal, pensa la jeune comtesse, Dieu aura pitié d'elle. En effet Victorine, suivant le conseil de Laure, s'était pour la première fois, depuis bien longtemps, approchée du tribunal de la pénitence, et avait fait une confession sincère et générale. Sa conduite était irréprochable jusqu'à l'époque des fatales séductions de la vieille joueuse, mais ensuite quels énormes péchés! Le vol, la calomnie, la trahison! elle fondait en larmes: le bon pasteur, vivement touché

de son repentir lui dit: « Cependant je ne peux vous donner l'absolution avant que vous ayez rendu témoignage de l'innocence de votre compagne. Une contrition lâche et stérile ne suffit point à Dieu, il exige que l'on répare ses fautes quand cela est possible, dût-on s'exposer aux plus grands malheurs. — Mon père, répondit la pénitente, je n'en ai pas encore le courage; je le demanderai à Dieu, dont j'ai le bonheur de me rapprocher: sans doute il me l'accordera. « Victorine était dans cette disposition quand arriva Laure; elle aurait voulu parler, et elle ne le pouvait pas. Le lendemain, Laure revint avec Marianne, et reçut une nouvelle lettre. « Madame Dupré assure avoir entre les mains, dit madame Dufour, des preuves écrites et irrécusables de votre innocence, mais elle ne veut pas s'expliquer; la bonne femme est dupe de quelque lettre que vous aurez fabriquée. Il faut convenir que vous êtes bien effrontée. » A cette dure apostrophe Laure pâlit, se laissa tomber sur une chaise, et Marianne révoltée s'emporta contre madame Dufour, qui menaça de les faire jeter à la porte par les commissionnaires du coin. Alors Victorine hors d'elle-même, cédant

à ses remords et obéissant à la voix de la religion, s'écria : « Non! non! ce n'est pas elle, c'est moi qui suis coupable. » Tout le monde resta confondu de cet aveu. « Mais, reprit madame Dufour après un instant de silence, mais ces pièces trouvées dans sa chambre? — C'est moi qui les y ai mises. » L'étonnement redoubla, et Victorine, se jetant à genoux devant Laure, qui fit des efforts inutiles pour l'en empêcher, lui demanda pardon en présence de toutes les ouvrières. Madame Dufour, toujours extrême et surtout furieuse d'avoir été dupe, éclata contre Victorine et menaça de la livrer à la justice. « Ah! Madame, interrompit Laure, ce n'est pas le moment de la maudire. Sa contrition, sa confession généreuse méritent plus d'indulgence. » La lingère ne voulut rien entendre, et crut faire beaucoup en se contentant de chasser la pauvre fille, qui, plus morte que vive, se laissa emmener par Laure et Marianne, bien décidées à la garder chez elles.

Michel revint après douze jours d'absence; il apportait la caisse intacte, où l'on trouva, tant en or qu'en diamants, une valeur de deux cent vingt-cinq mille

francs. Ainsi ce brave homme et sa digne femme, qui auraient pu si facilement et sans que personne le sût, s'approprier ce trésor confié à leur probité par des gens dont ils ne devaient guère attendre le retour, avaient mieux aimé souffrir la misère avec toute leur famille que de toucher au bien d'autrui. Cela n'est pas étonnant, car Michel et sa femme avaient une véritable et solide piété.

Un ancien employé du comte, homme honnête et religieux, vendit les diamants et fit valoir la somme entière; de sorte que Laure se trouva encore assez riche pour être heureuse et faire le bonheur de Michel et de sa famille, dont elle ne voulut point se séparer. N'ayant pas encore dix-huit ans, elle sentait le besoin d'avoir auprès d'elle une femme d'âge et de mœurs respectables comme Marianne, qui, à défaut de la brillante éducation du grand monde, avait une belle âme, beaucoup de sens, et encore plus de religion. Victorine, entièrement réconciliée avec Dieu et sa conscience, mais n'osant reparaître dans les ateliers, supplia son ancienne compagne de la prendre pour femme de chambre. « Je n'en ai pas besoin, ré-

pondit Laure, restez avec moi comme amie. Vous avez assez bien réparé vos erreurs pour regagner l'estime des gens de bien.» Victorine fut très-sensible à tant de bonté et n'en abusa jamais. Quoique Laure la traitât en amie, elle se conduisit toujours en suivante humble et dévouée.

Enfin, après tant de traverses, mademoiselle de Saint-Val avait retrouvé le repos et le bonheur dont elle était digne. Elle sut en jouir avec une modération chrétienne, et les pauvres bénissaient la charité de mademoiselle Joséphine Blackhauss, car la prudence exigeait encore qu'elle conservât ce nom emprunté. Sa correspondance avec madame Dupré était toujours active et tendre. Cependant, depuis son départ, cette excellente femme, qui alors touchait à la vieillesse, était tombée dans une espèce de mélancolie qui lui faisait négliger ses affaires : son ouvrage était moins brillant, ses pratiques moins exactement servies, quelques-unes de ses ouvrières l'avaient quittée pour s'établir et avaient emmené les autres ; les ouvrières qu'elle reprit ensuite, se voyant mal surveillées, travaillaient peu et mal, enfin l'établissement tombait. D'un autre

côté, la bonne lingère ouvrait sa bourse aux compatriotes malheureux de la comtesse et de Laure, dont le souvenir lui était si cher ; enfin elle se trouva obligée de quitter son commerce : de tous les émigrés qu'elle connaissait, celui qui l'intéressait le plus était le jeune comte de Milan; elle lui avait prêté de fortes sommes qu'il ne pouvait lui rendre, et qu'elle ne songeait pas même à lui redemander. Un jour il arriva chez elle tout joyeux. Le gouvernement consulaire, plus humain et plus sage que les précédents, venait de permettre à beaucoup d'émigrés de rentrer dans leur patrie et promettait de leur rendre leurs biens non vendus. Le comte était de ce nombre ; il allait recouvrer la meilleure partie de ses domaines, il brûlait de rentrer en France, et proposa à madame Dupré de l'emmener avec lui : « Vous m'avez tenu lieu de mère, disait-il; en assurant votre bonheur pour le reste de vos jours, je ne ferai que payer la dette de la reconnaissance. » Elle y consentit, et rassembla ses dernières ressources afin de subvenir aux frais de la route, car le comte avait de grandes espérances, mais pas un sou. Les voilà donc

sur la route de Paris. Laure reçut à bras ouverts son ancienne maîtresse, et voulut absolument l'avoir chez elle. Elle aussi était rayée de la liste des émigrés ; elle recouvra tous les biens de son père et de sa mère, et put reprendre son véritable nom. Les propriétés revenues au comte de Milan le rendirent encore très-riche. Touché des vertus de la jeune comtesse, il l'épousa l'année suivante à la chapelle de Saint-Val, qu'on s'était hâté de restaurer. A cette époque les églises étaient rouvertes, et le culte catholique rétabli dans toute la France.

Laure fit construire un oratoire dans la grotte par où elle et sa mère avaient échappé aux incendiaires par la protection visible de la sainte Vierge, et souvent elle y vint avec son époux, non moins pieux qu'elle-même, remercier le Seigneur qui, après une si effroyable révolution, leur avait rendu leur fortune et la sécurité. Les anciens vassaux revirent avec la plus grande joie la digne fille de leur seigneur; elle eut pour eux la même affection et la même générosité que son père et sa mère; ses bienfaits s'étendaient jusqu'à la famille de Bontan. « C'était un

grand pécheur, disait-elle; mais il nous a fait tout le bien qu'il a pu nous faire; il a sauvé ma mère et moi, je ne dois me souvenir que de cela. » Aussi elle prit à son service la pauvre veuve, et mit en apprentissage les enfants, à qui elle fit donner une éducation toute chrétienne dont ils surent profiter. Quand ils furent grands, elle les établit et les maria.

Boutan et Gibloux avaient péri en 1793, et la justice céleste s'était manifestée d'une manière éclatante par la mort de ces deux hommes, inégalement coupables, mais également impies. Au temps où des furieux ravageaient les temples, renversaient et profanaient les autels, et brisaient les statues des saints, Boutan et Gibloux étaient allés avec leurs compagnons dévaster l'église d'une petite ville. Aux deux côtés de la porte principale on voyait dans des niches assez élevées deux figures colossales : l'une représentait un saint Jérôme soutenant une énorme croix en pierre. Après de nombreuses tentatives, Boutan, impatienté, s'arme d'un merlin, monte dans la niche, fracasse les jambes de la statue et le pied de la croix, qui lui paraissait alors devoir céder à une

forte poussée ; il essaie , mais en vain ; Gibloux le raille, et, persuadé que son compagnon ne réussira pas ainsi, il se met à causer en regardant d'un autre côté. Boutan irrité donne encore plusieurs coups de merlin, embrasse la statue et la secoue de toutes ses forces : tout à coup elle tombe, l'entraîne avec elle, l'écrase sur le portail, et le bout de la croix frappe et brise le crâne de Gibloux, toujours retourné et raillant. Leur bande resta un moment muette de stupeur, puis elle emporta les deux cadavres dans un morne silence. En les voyant passer, chacun se disait : « C'est ainsi que la justice de Dieu terrasse les impies au milieu de leur plus insolent triomphe, » tandis qu'autour du château, en pensant au bonheur et aux vertus de la digne comtesse, de son noble époux, de Michel et de sa famille, on répétait : « C'est ainsi que le Seigneur protége et récompense ceux qui lui restent toujours fidèles : sa bonté les conduit à travers les plus grands périls au comble de la félicité de ce monde, en attendant la félicité éternelle qu'il leur réserve dans les cieux.

FIN.

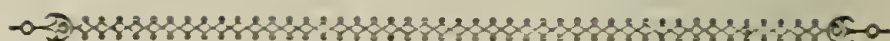


TABLE DES CHAPITRES.



TOURS. — IMP. DE MAME.



Albertine.
Annette.
Ancien Testament.
André.
Auguste.
Barq. du Pêcheur.
Bague trouvée.
Benjamin.
Bramines.
Caroline.
Cent petits Contes.
Clotilde.
Colporteur (le).
Conteur allemand.
Croix de Bois.
École du Hameau.
Édouard.
Élisabeth.
Emma.
Émigrants.
Enfant de Chœur.
Étienne.
Eustache.
Famille africaine.
Famille Sismond.
Famille chrétienne.
Fernando.
Florestine.
Frédéric.
Geneviève.
Gustave et Eugène.
Honorine.
Hubert.
Itha.
James.
Laure.
La jeune Marie.
Louis l'émigré.
Louise et Élisabeth.
Marthe.
Mélanie et Lucette.
Michel et Bruno
Nouv. Testament.
Œufs de Pâques.
Paul et Georges.
Petite Mendiante.
Petit Mouton.
Rossignol.
Rudolphe.
Sept nov. Contes.
Solitaire du Carmel.
Sophie.
Théobald.
Vallé d'Alméria.
Veille de Noël.
Wilfrid.

PUBLIÉE
avec approbation
de Mgr l'Archevêque
DE TOURS.

EDOUARD-MAY